

Le Sabre de Lumière et de Vertu de Sagesse: Anatomie d'Une Rémémoration

Vivian Labrie

Volume 1, numéro 1-2, 1979

Le Conte Populaire au Canada
Folktales in Canada

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1081014ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1081014ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Canadienne d'Ethnologie et de Folklore

ISSN

1481-5974 (imprimé)

1708-0401 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Labrie, V. (1979). Le Sabre de Lumière et de Vertu de Sagesse: Anatomie d'Une Rémémoration. *Ethnologies*, 1(1-2), 37–70. <https://doi.org/10.7202/1081014ar>

Résumé de l'article

This paper describes how a very gifted acadian tale-teller, Hilaire Benoit, has proceeded from complete oblivion (forgetfulness?) to full recovery of one spécifie taie, *Le sabre de lumière et de vertu de sagesse* [The saber of light and wisdom). This taie belongs to the Irish tradition and it has also been found in a few samples in the French-Canadian tradition. It has been given number 305 A in Luc Lacourcière's forthcoming *Catalogue raisonné du conte populaire français en Amérique du Nord*. It is typical of the "story in the story" narrative form. It was possible to follow closely Hilaire's remembering through field notes and from some tape-recorded sessions. This progression is described here and it is followed by an analysis of the teller's mnemonic strategies which include: imagery of some key-motives, reiteration of segments where memory faits, detailed narration of well known segments, use of logic reconstruction, making of hypothesis, association with similar taies, association with the person from whom the tale was learned, endless repetition of mental work, questioning a person who knows the tale. To aid in comprehension of the argument, and for the sake of its own aesthetic quality, a full transcription of the final version is also given at the end of the discussion.

Le Sabre de Lumière et de Vertu de Sagesse: Anatomie d'Une Rémémoration

PAR VIVIAN LABRIE

(en hommage à Luc Lacourcière)

“Ah oui ça contait des contes. . . . Pis là ça rassemblait le soir, pis là ça contait des contes, les vieux, les hommes âgés. Pis moi, ben, j'étais intéressé; j'aurais pas dormi pour un canon, moi. Je watchais ça. Oui . . . la parole je ramassais tout' ça qu'i disaient.” C'est ainsi que Hilaire Benoit a accumulé un répertoire qui a fait de lui un conteur d'une telle renommée qu'encore aujourd'hui on le cite spontanément à l'enquêteur à trente milles à la ronde de sa région natale, Tracadie, dans le comté de Gloucester, au nord-est du Nouveau-Brunswick. Hilaire est né plus précisément à Benoit Office, le 31 mars 1905 de Dina Godin et Ben Benoit. Il a passé une bonne partie de son enfance à Val Comeau où il a pu entendre de très bons conteurs dont son grand-père Hilaire Godin et surtout le vieux Peter McGraw dont on dit qu'il aimait tellement conter qu'il arrêtrait les gens dans le chemin pour le faire! Jamais marié, par la suite il a voyagé dans les chantiers, de Kapuskasing à Canterbury, près du Maine, et il a pêché un peu partout le long de la côte du nord-est acadien, faisant valoir son talent de conteur au cour de ces pérégrinations.

Au moment où Luc Lacourcière et monseigneur Félix-Antoine Savard effectuaient leurs enquêtes dans cette région, Hilaire menait encore une vie très active et il s'est montré peu disponible à la démarche de collecte que ces derniers ont pourtant menée avec succès auprès de ses parents, Ben, décédé depuis, et Dina, qui a célébré son 95e anniversaire de naissance en 1977. Depuis 1974, Robert Bouthillier et moi-même avons repris les traces de nos aînés et avons connu dans cette famille le même accueil chaleureux qui transforme le travail d'enquête en amitié durable. Voyant peut-être en nos personnes le moyen de préserver son savoir pour la postérité — en Acadie comme ailleurs la télévision a coupé net une longue lignée de transmetteurs — à 70 ans, Hilaire a entrepris de nous livrer son répertoire.

Nous nous revoyons régulièrement tous les étés et avons enregistré ainsi plus de 80 récits — une bonne proportion dure plus d'une demi-heure et les contes merveilleux en forment la part principale — ce qui fait

certainement de Hilaire le conteur le plus prolifique (qui ait été enregistré au Canada français). Nous avons rarement eu si fort le sentiment de la puissance de la parole transmise sans interruption depuis des siècles par des individus choisis, non repérables parmi leurs semblables, mais détenteurs d'un savoir, d'une sagesse qu'ils ne communiquent qu'en des moments précis, quand il y a communion d'esprit entre eux et leurs auditeurs.

Au début d'octobre 1977, Hilaire nous a conté un conte magnifique, *Le Sabre de lumière et de vertu de sagesse*, qui était le fruit de plus de deux mois d'efforts de remémoration. Pendant cette période, de profondément enfoui dans la mémoire ce récit s'est progressivement reconstruit sous nos yeux, nous fournissant l'occasion de constater une fois de plus dans quelle mesure un conte n'est pas tant un texte qu'un savoir dont chaque narration constitue un état. Il a paru intéressant de reconstituer ici cette remémoration.

Ce conte recueilli 12 fois au Canada — 4 versions acadiennes et 8 québécoises — et 3 fois dans le Maine, dont une fois en anglais, par divers enquêteurs a de plus retenu son attention en raison de sa beauté et également par le fait qu'il n'était pas indexé dans la classification internationale Aarne-Thompson.¹ A l'époque, Paul Delarue avait suggéré qu'on lui attribue le numéro 305, mais comme ce numéro a été utilisé depuis dans d'autres publications, il figurera plutôt au numéro 305A, *La Quête du sabre magique* du *Catalogue raisonné du conte populaire français en Amérique du Nord* en cours de préparation par Luc Lacourcière avec la collaboration de Margaret Low. Il en a d'ailleurs publié une version, celle d'Adolphe Duguay de Petite-Lamèque, N.-B., dans l'édition de Richard Dorson, *Folktales Told around the World*.² Inconnu dans la tradition française, ce type dont le titre québécois est généralement *Le Sabre aux sept vertus de clarté* trouve son parallèle le plus rapproché dans la tradition irlandaise comme en discute Nancy Schmitz ailleurs dans un ouvrage récent.^{3,4}

¹ Aarne, Antti et Stith Thompson. *The Types of the Folktale. Antti Aarne's Verzeichnis des Märchentypen*. translated and enlarged by Stith Thompson. Second revision. Helsinki: Academia Scientiarum Fennica, 1961 (FFC 184)

² *Folktales Told around the World*. Edité par Richard M. Dorson. Chicago: University of Chicago Press, 1975. Apparaît dans une traduction anglaise de Margaret Low sous le titre *The Sword of Wisdom* (Le Sabre de la vertu de sagesse), pp. 455-462

³ Schmitz, Nancy. *Éléments gaéliques dans le conte populaire canadien-français*

⁴ Une version traduite de l'irlandais apparaît dans Dottin, Georges. *Contes irlandais traduits du gaélique*. Rennes, Paris: Plihon et Hervé Welter, 1901. Voir le conte XXIX, *Le Fils du noi d'Irlande et le Chef-Macicien aux tours d'adresse*, pp. 190-200

La structure narrative du conte possède la particularité de contenir en fait deux récits dont l'un figure entre parenthèses dans l'autre. Le premier raconte la quête du sabre de lumière et de vertu de sagesse et le second explique comment le possesseur du sabre l'a obtenu. La version finale de Hilaire Benoit suit le déroulement suivant:

1. Quête du sabre
 - 1.1 Introduction: présentation du héros
 - 1.2 Partie de billes avec la Mort d'Etat: le héros, perdant d'un deux dans trois, doit rapporter le sabre de lumière et de vertu de sagesse
 - 1.3 Rencontre du héros avec la servante du château qui le réfère à une vieille et lui donne une lettre d'introduction
 - 1.4 Rencontre de la vieille, don d'une chèvre et recommandations
 - 1.5 Arrivée au château du sabre, triple joute avec le prince possesseur du sabre et victoire grâce à la chèvre
 - 1.6 Rencontre et grâce du prince sommé par le héros de conter son histoire
 2. Histoire du sabre
 - 2.1 Enfance du prince: découverte de sa force
 - 2.2 Première saoulerie du prince et meurtre dû à sa force incontrôlée
 - 2.3 Fuite du prince et séjour chez une vieille
 - 2.4 Deuxième saoulerie et meurtres
 - 2.5 Nouvelle fuite, rencontre de la vieille et métamorphose du prince en chien
 - 2.6 Désenchantement du prince, troisième saoulerie et meurtres
 - 2.7 Nouvelle fuite, rencontre de la vieille et métamorphose du prince en loup
 - 2.8 Séjour du prince parmi les loups et sa capture dans le verger d'un roi
 - 2.9 Séjour chez le roi et gardiennage successif des trois enfants de la princesse dont les deux premiers sont enlevés par un bras sorti du plafond et le troisième sauvé par le loup qui arrache le bras
 - 2.10 Désenchantement du loup en prince
 - 2.11 Nouvelle saoulerie et nouveaux meurtres
 - 2.12 Fuite et rencontre des deux enfants dans le bois qui amènent le prince chez leur mère au bras arraché
 - 2.13 Découverte du sabre de lumière et de vertu de sagesse chez la sorcière
 - 2.14 Meurtre de la sorcière et retour au château avec les enfants et le sabre
 - 1.7 Conversation avec le prince: recommandation du prince de conter

d'abord l'histoire du sabre à la Mort d'Etat et de tuer celui-ci dès qu'il montrera un signe de désintérêt

- 1.8 Rencontre avec la Mort d'Etat: narration de l'histoire et disparition de la Mort d'Etat
- 1.9 Conclusion: mariages du héros et du prince

A. Etapes de la remémoration

Un conteur actif peut dire assez spontanément la grande majorité des contes de son répertoire car la pratique maintient les récits dans leur structure narrative complète. S'il vient à cesser d'exercer régulièrement son art, cette structure se disloque et les bribes du conte vont rejoindre le fond narratif commun que l'on pourrait comparer à une boîte où seraient entreposés pêle-mêle les morceaux de plusieurs casse-tête différents. Retrouver un conte équivaldrait alors à vouloir reformer un de ces casse-tête c'est-à-dire, à repérer les bons morceaux et à les ajuster. Tous les contes ne sont pas également difficiles à "remettre ensemble" comme disent les conteurs, probablement parce qu'ils ne sont pas tous également disloqués. Le conte du sabre était particulièrement en mauvais état, ou oublié, si on accepte de tenir l'oubli comme un indice de cette déstructuration, puisqu'à la première mention de notre part, Hilaire a affirmé ne pas connaître le conte. Il a ensuite fallu à ce dernier beaucoup de patience et l'aide d'un autre conteur pour arriver à le "démêler".

La description qui suit donne un aperçu de la progression de ce long travail d'élaboration comme nos carnets d'enquête et nos enregistrements nous le restituent. Elle n'équivaut pas, bien sûr, à la totalité de la démarche mais elle permet au moins de la suivre.

le 25/9/76

Première mention d'un récit, *Le Conte du loup*, qui constitue en fait l'histoire centrale de notre conte. Hilaire en livre des fragments où il est question d'un prince fort comme un cheval qui est viré en chien puis en loup par une sorcière, qui est capturé alors qu'il vole des pommes chez le roi avec d'autres loups, et qui sauve un bébé en arrachant une main venue du plafond après avoir failli à en sauvegarder deux autres. Par la suite, le prince trouve la sorcière et ramène les enfants (ms 127) (2.1, 2.5, 2.7, 2.8, 2.9, 2.14).⁵

Nous ne connaissons pas ce conte et comme Hilaire ne semble pas trop s'en rappeler alors qu'il en sait d'autres très bien, les choses en restent là.

⁵Pour cette référence manuscrite et pour les suivantes, toutes sonores, il s'agit de la collection Robert Bouthillier et Vivian Labrie déposée au Celat de l'Université Laval.

le 15/7/77

Mis au courant par Luc Lacourcière de l'existence de ce conte, nous demandons à Hilaire s'il sait *Le Sabre des sept clartés* et il répond qu'il ne le connaît pas et qu'il n'a jamais entendu un tel conte.⁶

le 24/7/77

L'image proposée par le titre a dû faire son chemin car Hilaire mentionne au cours de la conversation qu'il connaît un conte qui s'appelle *Le Sabre de lumière et de vertu de sagesse*. Il nous dit cela spontanément comme s'il ne se rappelait pas que nous lui avons demandé un conte semblable il y a moins de deux semaines.

Comme il ne se sent pas capable de le conter et que cette fois-ci la chose pique notre intérêt, nous lui demandons d'essayer de s'en souvenir. Nous le lui rappelons assez souvent dans les deux mois qui suivent. Pendant cette période il parle à nouveau du *Conte du loup* sans faire le lien entre les deux.

le 19/9/77

Hilaire nous dit qu'il a pensé toute la semaine à ce conte et qu'il est incapable de le retrouver quoiqu'il s'agisse d'un récit auquel il tient, comme nous d'ailleurs. Il se rappelle l'avoir appris quand il était petit gars mais ne se souvient pas de qui. Nous l'invitons à nous dire ce qu'il sait et enregistrons la conversation (enr. 3265). Il arrive à repérer les fragments qui suivent.

Il a retrouvé l'épisode de la chèvre donnée par la vieille au héros comme moyen de se protéger du sabre qu'il doit appeler une fois arrivé au château par la formule: "A moi le sabre de lumière et de vertu de sagesse!" Après sa victoire le héros doit suivre le prince qui lui annonce que maintenant il peut le tuer s'il le désire. Le héros l'épargne et demande l'histoire du sabre (1.4-5-6). Le conteur ne voit pas ce qui vient avant la chèvre.

A ce moment il se rend compte qu'il serait possible que le prince dont il vient de parler soit le même que celui qui avait été changé en loup (1.4-5-6 — 2). Nous lui proposons de conter ce qu'il sait du conte du loup et il arrive après quelques tâtonnements à en donner une assez bonne approximation (2.2, 2.11, 2.3, 2.5-6-7-8-9-10), mais qui ne met pas en évidence le lien car il ne saisit pas la place du sabre de lumière dans cette histoire. Un peu plus loin au cours de la conversation, il se rappelle subitement la rencontre du prince avec les deux enfants qui l'emmènent chez leur sois-disant mère. Là il saute tout de suite au meurtre de la vieille et au

⁶Tout au long de ce travail, ni Robert Bouthillier ni moi-même n'avions lu ou entendu le conte 305 A, même si nous connaissions son existence. Cette lacune nous a en fait permis de ne pas interférer avec le processus de recouvrement du moins au niveau de la thématique.

rapatriement des enfants (2.12-()-14).

Fait extrêmement révélateur, il commence cette deuxième narration interne à la troisième personne (“i dit”), forme normale pour un conte, pour passer dans le feu de l’action sans s’en apercevoir à la première personne (“j’ai fait”), qui est la forme logique du récit d’une personne à une autre exigée par cette histoire emboîtée. Sans qu’il puisse affirmer formellement le lien entre les deux souvenirs, l’automatisme du conteur est tel que la forme narrative initiale lui revient naturellement pour peu qu’il se mette à raconter! Ceci illustre de façon impressionnante ce sentiment si répandu chez les conteurs à l’effet que c’est en contant qu’on vient à se rappeler.

Ensuite Hilaire ne voit pas comment le conte peut se terminer de telle sorte que cette session s’achève sur trois fragments de deux contes dont on ne sait s’ils sont reliés ou s’ils sont différents (1.4-5-6, 2.5-6-7-8-9-10, 2.12-()-14).

Il semble à Hilaire que c’est de son grand-père du même nom qu’il avait appris le conte. Il croit que son oncle Ephrem Godin le saurait peut-être et que ce dernier pourrait possiblement l’aider en lui donnant un indice.

le 22/9/77

A l’occasion du 95e anniversaire de naissance de madame Benoit. la mère d’Hilaire, nous amenons son frère Ephrem, plus jeune de 3 ans, et son épouse Basilice chez les Benoit. Hilaire en profite pour s’informer à Ephrem qui se rappelle avoir entendu le conte mais ne se remémore aucun détail.

le 26/9/77

Nous rencontrons un nouvel informateur Léo Losier qui a demeuré une bonne partie de sa vie à Val Comeau et qui, par bonheur, atteste avoir entendu le même conte du vieux Peter McGraw. Nous lui résumons ce que Hilaire nous en a dit. Il se souvient de quelques fragments que nous enregistrons (enr. 3409).

L’épisode de la chèvre et de la rencontre du héros avec le prince est net dans sa mémoire (1.4-5-6). Il lui revient qu’au début “c’est à peu près comme celui-là qui jouait des marbres (des billes).” Vite il se récuse et attribue plutôt l’épisode de la partie de marbres à un autre conte, *Bonnet Vert et Bonnet Rouge*, que le vieux Peter contait aussi (1.2 nié). Effectivement la version de Hilaire de ce même conte — qui est en fait le conte type AaTh 313, *La Fuite magique* — commerce par une partie de marbres, aussi nous croyons à une erreur d’aiguillage de la part de Léo Losier comme cela arrive fréquemment chez les conteurs. Ensuite Léo nie que l’histoire de l’homme fort qu’il a entendue également appartienne au conte du sabre et il en donne quelques éléments (2.7, 2.9). Il mentionne aussi la recommandation faite au héros relativement à sa rencontre de la

fin pour remettre le sabre mais il l'attribue à la vieille et non au prince (1.7 modifié-8).

le 27/9/77

Dans une entrevue faite le lendemain malheureusement sans enregistrer, nous faisons entendre à Hilaire les propos de Léo Losier. Il sursaute en entendant parler de partie de marbres, s'excite et se met à parler sans arrêt de la Mort d'Etat, que c'était ça qui lui manquait, qu'en fait le héros était champion joueur de marbres et que c'était par sa défaite dans une partie avec la Mort d'Etat, sorte d'être surnaturel d'apparence cadavérique apparu tout à coup près du rivage sur une barque où six rames fonctionnent toutes seules, qu'il s'était vu obligé de trouver le sabre de lumière et de vertu de sagesse (1.1-2). L'épisode de la partie de marbres appartenait en fait aux deux contes.⁷ La recommandation faite au héros de couper le cou de la Mort d'Etat avant qu'il ne se désintéresse de l'histoire s'avère juste et l'épisode de la lettre donnée par la servante lui revient de telle sorte que le conte de la quête est complet (1.1-2-3-4-5-6-7-8-9).

Malgré la négation de Léo Losier, Hilaire maintient le lien avec l'histoire de l'homme fort qu'il détaille à nouveau en replaçant les éléments bien à leur place. Il s'acharne sur les épisodes 2.12 et 2.14 et les répète constamment jusqu'à ce que tout à coup le lien se fasse: en prétendant soigner la vieille le prince a demandé de la lumière car il y faisait très sombre, ce à quoi la vieille a répondu que s'il ouvrait telle porte, il aurait toute la lumière qu'il voudrait; en ouvrant la porte toute la pièce a été éclairée par le sabre de lumière et de vertu de sagesse qui reposait sur une table; le prince s'en est saisi, a achevé la vieille et est reparti en amenant et le sabre et les enfants (2.12-13-14).

Il est frappant de remarquer que ce motif de la lumière retrouvée est à l'image même du mécanisme mnémonique qui a mené à son recouvrement: on n'y voit guère tout en étant au bon endroit et soudainement, en ouvrant la bonne porte, la lumière jaillit et éclaire tout!

A partir de ce moment le conte était pratiquement complet mais il demandait à être revu et corrigé dirions-nous, avant son "édition" définitive. Aussi Hilaire n'a-t-il pas encore accepté de nous le conter.

le 29/9/77

Je présente à Hilaire le dessin que m'a inspiré sa description de la Mort d'Etat et qui est reproduit ici. Il est absolument enchanté: "Moi à mon idée c'est vraiment ça. Ce que je conte moi la personnalité serait de

⁷ D'autres versions semblent aussi témoigner de la parenté entre ce conte et celui de *Bonnet Vert*, *Bonnet Rouge* qui est en fait le conte-type 313 (*The Girl as Helper in the Hero's Flight*) très connu dans la tradition canadienne-française.

même". Ceci l'entraîne dans une description des attributs de la Mort d'Etat puis dans une reconstitution du début de l'histoire interne que nous enregistrons (enr. 3853 et 3854).

le 6/10/77

Narration du *Sabre de lumière et de vertu de sagesse* (enr. 3795).⁸ Hilaire pense l'avoir mis ensemble comme il faut et n'avoir rien ajouté à part le nom de Simon donné au héros. Il croit l'avoir appris de son grand-père ou plutôt de son grand-oncle, le vieux Lémine Godin de Rivière-du-Portage.

B. Stratégie mnémoniques

Nous avons assisté en quelque sorte à la mise en ordre des parties du casse-tête du début à sa complétion. Il vaudrait maintenant la peine d'examiner quelles ont été les stratégies mises en oeuvre au cours de cette reconstruction. Les enquêteurs que nous sommes se sont limités à faciliter la situation, par exemple en servant d'intermédiaires avec un autre conteur, à jouer le rôle d'interlocuteurs pour Hilaire, ce qui nous a permis d'observer un processus qui demeure habituellement de l'ordre de la réflexion mentale, et à maintenir son intérêt en lui rappelant régulièrement le nôtre. Le conteur lui a eu la dure tâche de s'acharner à extraire son souvenir d'une mémoire récalcitrante. Les procédés qui suivent sont typiques de sa démarche et, comme nous avons pu l'observer, de celle de bien d'autres conteurs.

figuration de certains motifs-clés

On ne saurait trop insister sur l'importance de l'image mentale chez des gens qui n'ont connu que très peu ou pas du tout l'école.⁹ A part les formules qui relèvent en fait d'un apprentissage par coeur, on se figure et ensuite on traduit sa figuration en mots.

Certains motifs — le terme n'est pas pris au sens strict de la classification internationale bien que cela pourrait être possible de le faire — paraissent avoir frappé particulièrement l'imagination du conteur, dans l'ordre de leur apparition: pour l'histoire de la quête, le sabre de lumière et de vertu de sagesse comme tel, le sabre qui tranche successivement la chèvre en parties plus petites, le prince qui pourrait être tué mais que le héros épargne, la Mort d'Etat et son bateau fantastique, la Mort d'Etat qui subitement regarde partout et se désintéresse de l'histoire; pour l'histoire

⁸La numérotation des enregistrements ne suit pas un ordre chronologique rigoureux pour la bonne raison qu'à la fin de chaque session d'enquête les enregistrements effectués sur cassettes sont numérotés en bloc après ceux effectués sur bobines, ce qui est le cas de numéros 3853 et 3854.

⁹Voir van K. Tharp. "Mnemonic Techniques, Visual Imagery and Brain Function." *Biological Psychology Bulletin*, 1:5 (1972), 10-20.

du sabre, le prince tellement fort que quand il buvait il ne se contôlait pas et pouvait tuer avec ses poings, le prince changé en loup, le bras qui enlève les enfants, le sabre qui éclaire la pièce chez la vieille.

Celui-ci y revenait constamment et en décrivait les attributs comme on va décrire une chose que l'on voit à une personne qui ne la voit pas, c'est-à-dire au fur et à mesure que les détails nous frappent sans nécessairement procéder avec ordre. Par exemple pour le sabre: "Ce sabre-là éclairait toute une ville. Tu le mettais sur la table ça éclairait partout." "C'est un sabre de vertu ça. Sagesse." "Quand t'avais ça y avait rien à ton épreuve". Comme si à force de former l'image elle en aurait entraîné d'autres à sa suite, permettant ainsi de sortir de la boîte d'autres morceaux du casse-tête.

réitération aux endroits où la mémoire fait défaut

Le sentiment qu'à force de repasser ce que l'on sait on va réussir à aller plus loin ne vaut pas seulement pour l'image mentale comme telle mais également pour le mouvement du récit: il est possible que si on répète patiemment les étapes que l'on connaît on saisisse le fil qui nous conduira à la suivante. La découverte du sabre caché derrière une porte constitue un bon exemple de ce procédé que l'on pourrait rapprocher, pour les experts en casse-tête, à ces branches, brins d'herbe ou morceaux de nuage dont on suit inlassablement la route dans l'espoir de déterminer leur angle sur le morceau manquant ce qui facilitera le repérage de la pièce. Entre autres, les items 1.4, 1.5, 1.6 ont ainsi été répétés à en fatiguer presque l'auditeur.

narration détaillée des parties sues

La verbalisation est apparue comme un élément extrêmement important de cette remémoration même si elle avait une apparence quelque peu artificielle. Normalement le conteur se dit plutôt le conte dans sa tête quoiqu'on nous dise aussi qu'il arrivait souvent qu'un conteur dont la mémoire faisait défaut repasse son conte en famille et leur raconte ce qu'il savait.

C'est ce que Hilaire a fait avec nous, épuisant à chaque fois tout ce qu'il connaissait du conte, même s'il savait que nous en avions déjà entendu une bonne partie. En fait, il ne contait pas pour nous, mais pour lui, un peu comme s'il voulait se donner un panorama du conte.

Ces narrations servaient aussi à préciser et à détailler le contenu de chaque épisode car, contrairement au casse-tête dont l'image est fixe, il semble que le paysage narratif du conte doive se préciser au fur et à mesure qu'il se reconstruit et qu'à part peut-être certains motifs-clés, les images initiales doivent être retravaillées pour prendre leur aspect fini.

recours à la logique: recherche de la cause d'une conséquence

Le déroulement chronologique du récit implique que chaque événement peut être considéré comme une conséquence du précédent et une cause du suivant. Dans sa réflexion le conteur essaie de rétablir cette logique: "Si on pouvait démancher du commencement là. La branche du commencement t'as vu." C'est généralement ce commencement qui tient le conteur en échec; il se souvient clairement de certains épisodes situés quelque part au milieu du récit et il lui faut voir comment les choses ont pu en arriver là, c'est-à-dire remonter de l'effet à la cause. Souvent d'ailleurs la connaissance du début du récit permet d'en organiser une bonne portion et même de faire le lien avec le dénouement qui consiste fréquemment en la résolution prédictible d'un problème soulevé initialement.

hypothèse

Quand il ne trouve pas formellement, le conteur peut poser une hypothèse. Souvent cette hypothèse lui est suggérée par son intuition et il est rare que celle-ci le trompe. Il va même arriver que le rappel soit retardé parce que le conteur ne s'écoute pas assez, tel Léo Losier qui récuse sa première idée de la partie de marbres. D'autres fois le conteur s'y fie avec bonheur comme Hilaire qui déclare rendu à la partie 1.6: "Pis je serais pas surpris là si c'est pas lui (le prince qui conte l'histoire au héros) qui tuait les huit hommes là, quand qu'il allait qu'i venait en boisson." Quelques instants plus tard, après avoir "prudemment" commencé la narration de ce deuxième conte à la troisième personne, il passe inconsciemment au "je".

association avec d'autres narrations semblables

L'intuition peut amener également à formuler une association avec un autre conte qui recrée par bouts une atmosphère semblable. Ainsi alors qu'il ne se rappelle pas du tout du rôle de la Mort d'Etat, Hilaire établit le parallèle avec le génie malfaisant qui avait eu recours à Aladin pour obtenir la lampe merceilleuse: "Ca c'est comme une histoire que ça avait existé, ça avait existé comme la lampe merveilleuse. I savait qu'y avait d'une place, qu'y avait dans le monde, qu'y avait ça une sabre de lumière. Pareil comme la lampe. Ce vient des bouts là. Mais c'était pour trouver c'te sabre-là. Mais c'est de savoir qui ce qui est le gars qu'a été qu'ri le sabre."

association avec la personne de qui on a appris

A plusieurs reprises, Hilaire interrogeait sa mémoire pour essayer de retrouver de qui il avait appris le conte comme si en retrouvant cela il aurait pu suivre à la trace les paroles de son prédécesseur. De fait ce n'est qu'à la fin, au moment de la narration, qu'il a pu préciser avoir appris le conte du vieux Lémine Godin. D'après lui le vieux Peter McGraw ne faisait que

simplement question d'aiguilles. D'autres fois la formulation est si exacte-oncle maternel. D'autres conteurs nous ont aussi attesté l'importance de cette sorte de présence interne du conteur de qui on détient une version pour la narration de celle-ci.

périodes répétées de réflexion

Lorsqu'il s'agit de remémoration d'un tout complexe, le temps vient à bout de bien des difficultés. "Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage" dit le proverbe et cela vaut certainement pour le problème qui nous occupe. Il ne sert à rien de presser la mémoire: chaque chose viendra à son heure pouvu qu'on s'arme de patience. Ceci amène à effectuer une considération générale sur l'enquête en conte: il faut savoir donner le temps aux conteurs de travailler leur répertoire si on désire obtenir de bons résultats et non seulement des bribes éparses. Par conséquent la relation avec le conteur doit se poursuivre sur une période assez longue à l'intérieur de laquelle il faut savoir ménager des intervalles.

recours à une personne connaissant le conte

En dernier lieu et non le moindre, ce procédé qui fait appel aux ressources de la mémoire collective, le recours à des personnes ayant participé aux mêmes événements que soi, dans ce cas l'audition du conte. Il est probable que la version complète du conte du sabre n'aurait jamais vu le jour si Léo Losier n'avait pas fourni à Hilaire l'indice capital de la partie de marbres. Les gens sne sont pas frappés exactement par les mêmes éléments et la combinaison de deux souvenirs aura un effet multiplicateur plutôt qu'additif sur l'effort mnémonique.

C. La transcription de la version finale

Il faudrait conserver à l'esprit en la lisant que la narration de ce conte (version du 6/10/77, enr. 3795) que Hilaire nous a faite ne constitue qu'un état de ce que sa mémoire conserve du conte. Etat relativement complet, détaillé et coloré, mais état quand même. Lorsqu'il apprend un récit, le conteur ne mémorise pas tant le texte que l'aventure. De l'ensemble de propositions, de concepts et de sous-concepts qui définissent sa connaissance du conte, il choisit d'en exposer une certaine partie en s'efforçant de maintenir dans sa narration une cohérence interne suffisamment fidèle à l'esprit du récit que lui-même a entendu. Il y a là toute la nuance qu'introduisent Kintsch et Van Dijk entre la "base de texte implicite" et la "base de texte explicite".¹⁰

Parfois la narration d'Hilaire est plus précise que ses fragments antérieurs parfois elle l'est moins ou elle est différente. Ainsi dans une version fragmentaire la princesse se sert des bouts d'ergots du loup mis à brûler dans un vase pour le désensorceler alors que dans la version finale il est

conter l'histoire à sa manière après l'avoir entendue lui aussi de ce grandement semblable qu'elle force l'admiration. A cet effet on voudra bien comparer le texte suivant, extrait de l'enregistrement 3265, avec la partie correspondante dans la transcription qui suit. Il s'agit du moment où le prince-loup sauve le troisième enfant en arrachant le bras qui venait le voler:

Moi, i'a dit, y avait ienque la parole qui me manquait. Ben i dit, je vous garantis que j'ai, j'ai watché. J'ai watché. Et pis i'a dit, dans ménuit le bras a venu, mais i'a dit, j'étais là. J'ai pogné le bras pis j'ai tout arraché. Le bras . . . Y a rien que resté. . . Pis le bras a timbé dans le berceau pis, i'a dit, je m'ai mis à hurler.

— Tiens, le prince a dit, i'a tué l'autre enfant.

Quand qu'í'ont venu, i'a dit, le bras, le bras était là là. Le bras était dans le berceau.

— Vois-tu le roi a dit, vous accusez c'te loup-là là? Vois-tu c'est ce bras-là qu'a emmené les enfants . . .

Comme mon intention en fournissant cette transcription n'est pas de donner un texte mais plutôt de communiquer l'état du conte tel qu'il nous a été dit, j'ai volontairement conservé toutes les répétitions et les formulations incomplètes de même que les innombrables "i dit", car ils m'apparaissent significatifs. On remarquera entre autres l'alternance de la première et de la troisième personne dans la narration interne.

De manière à soulager la tâche du lecteur j'ai cependant orthographié un grand nombre de mots comme on les retrouve en français courant, en ne conservant un orthographe particulier que pour les mots ou expressions qu'un lecteur de la même région que le conteur n'aurait pas déduit naturellement du texte en bon français lors d'une lecture à haute voix. Ceci explique entre autres la présence des "i, pis, ben, youù," etc. Les particularismes et les anglicismes relevant du vocabulaire sont soulignés et un équivalent en est donné à la fin.

Le sabre de lumière et de vertu de sagesse

Un jour dans un pays y avait un roi qui restait là. Pis i'avait un garçon. l'avait été à l'école jusqu'à l'âge de . . . l'était pas beaucoup intéressé à l'école. Ce qui l'intéressait plus c'était jouer aux *marbres*. Son père. . . Ca y faisait tort dans ses études pas mal, parce qu'í'aimait jouer aux marbres avec n'importe qui. . . l'avait joué à peu près. . .

Toujours à dix-huit ans i'a quitté l'école et pis i s'est mis à jouer aux marbres. l gagnait de l'argent, y a personne qui pouvait . . . gagner avec lui. l a tout joué. l a joué à peu près dans les quatre ou cinq ans de temps. Ben là y avait personne qui voulait jouer, i gagnaient pas pis c'était pas intéressant. l'avait gagné des fortunes en argent.

¹⁰Kintsch, Walter et Teun A. Van Dijk. "Comment on se rappelle et on résume des histoires." *Langages*, 40 (1975), 98-116.

Un jour ben personne voulait jouer. L'était là tout seul. I restait un peu au ras la mer. Une journée i se promenait le long du ... sur la grève. Etait découragé, i pouvait pas trouver personne pour jouer aux marbres. Ça c'était sa plus grande occupation au monde, c'était jouer aux marbres, mais personne voulait jouer avec lui. I'a dit à lui-même:

— J'aimerais avoir un homme, m'occupe pas qui ce serait, qui pourrait jouer aux marbres, i pensait à lui-même.

Ben ... c'était pas aisé trouver un homme qui ... Tout d'un coup i voit venir sur la mer ... un bateau. ... Ah une barque. Y avait six rames, mais pas d'homme qui est aux rames. Six rames qui ramaient toutes seules, pis un grand homme, un homme en arrière qui gouvernait un gouvernail. Pensé quelque *aufragé* qui fait côte. Mais c'est ces rames-là que ça ramait toutes seules comme un *sorcilège*. Voyait pas d'homme. Ca ça prend pis ça monte en haut à sec. Là quand qu'ï'a été en haut à sec là, le gars a monté debout en haut à sec. Ben lui quand qu'ï'a regardé cette espèce d'homme-là qu'était là, ben c'était un mort, un squelette, pas d'autre chose. T'avait un grand chapeau de feutre là, pis i'était maigre. I'a cru que c'était un déterrè du cimetièrè. Le seul nom qu'ï'a pu donner c'est la Mort d'Etat.

— Bonjour la Mort d'Etat.

— Comment ce que t'as pu savoir, l'inconnu a dit, pour dire mon nom?

— Ben i'a dit, j'ai pas d'autre nom à te donner que ça. Parce tu parais, tu ressembles à un mort pis t'es rien qu'un squelette. T'as une peau étendue.

— I'a dit, c'est mon nom la Mort d'Etat. Pis toi comment ce tu t'appelles?

— Moi, i'a dit, je m'appelle André.

— Ouais? Ben i'a dit, je peux pas voir i'a dit. ... C'est-y toi qui joues aux marbres?

— Ouais.

— Ah i'a dit, oui. Ben là tantôt, i'a dit, j'ai senti ta pensée là qu'a venu. T'avais pensé là que t'aimerais avoir un gars là pour jouer aux marbres. Tu t'as pas occupé qui c'était, mais n'importe qui ce qui aurait voulu venir jouer aux marbres, i'a dit. Tu l'as pas dit mais tu l'as pensé. Pis vlà le gars, i'a dit, qui est venu icitte pour jouer aux marbres: la Mort d'Etat. C'est mon nom ça.

Toujours on va y donner ce nom-là, Simon là. Je sais pas si c'était vraiment son nom mais adonne aec l'histoire. Dans tous les cas i'a dit:

— Moi, i'a dit, je joue aux marbres moi aussi.

Ca fait i'avait une nappe là. La Mort d'Etat s'a avoint de l'espèce de froc qu'ï'avait là, t'a avoint ça, une grand nappe. Carre ça sur le sable.

— As-tu tes marbres?

— Ah i'a dit, oui. Mes marbres je les ai jamais *louté* de mes poches. Je couche même avec mes marbres.

— Pis i'a dit, quoi ce qu'on va mettre là pour jouer aux marbres? Tu joues pas pour rien j'cré ben.

— Ah! i dit, j'ai jamais joué pour rien, i'a dit.

— Ben, la Mort d'Etat a dit, c'est moi qui va faire le marché. Cui-là qui gagnera. ... On a ienque trois parties à jouer. On peut pas jouer plus

que troisses. Qui gagnera deusses dans troisses, faudre qu'i fasse quoi ce que l'autre demande.

Ouais ben Simon i'était pas trop. . . l'a pensé, t'es ben emmanché avec moi icitte. Se plantont à jouer aux marbres. Ca jouait aux marbres. La première game c'est lui Simon qui gagne. La deuxième game la Mort d'Etat gagne et la troisième, Simon gagne. Ben Simon l'a (). Simon s'est fait rire un peu.

— Ouais, i'a dit la Mort d'Etat a dit, tu joues aux marbres. Pis quoi ce que tu veux?

— Ah! i'a dit, moi c'est pas quoi ce que tu veux, c'est toi qui a fait le marché. Ca que je veux faudra que tu le fasses parce que ça avait de l'air que tu donnais tout ce qu'une personne demandait. I dit, je voudrais avoir les cornes des vaches de mon père toutes en or, demain matin, pis toutes les voitures, le carosse que mon père trav . . . *runne* . . . va avec là, i se promène, toutes les voitures, tout' les ferrements qu'y a dessus ça seye tout en or. Les brides des chevaux toutes en or.

— Ouais, la Mort d'Etat a dit, tu y vas pas à petits points là, i'a dit, ce que tu demandes là.

— Ah i'a dit, faut croire que t'étais capable de le donner puisque c'est toi qui a fait le marché.

— La Mort d'Etat a dit, c'est correct, t'auras ce que tu demandes. Mais demain à neuf heures faudra que tu sois là. On a trois games à jouer, trois jours de temps. Si tu gagnes les trois jours, tu me voiras plus. I dit, ça voudra dire que tu seras le chef les joueurs de marbres qu'y a au monde. Pis non pas ienque du monde, mais dans les génies du monde. Tu pourras dire ça, i'a dit. Mais par exemple, demain à neuf heures si t'es pas icitte moi je te trouverai où tu seras, la Mort d'Etat a dit, je te trouverai. Mais faudra tu seyes icitte là, au poste là.

— Je te promets.

Le bateau se met à l'eau, pis il a disparu. l'a vu, le bateau a disparu dans le large. Le lendemain matin i'a été à la grange, était telle comme qu'i'avait demandé. C'était toute. . . l'a été *qu'ri* son père. Au lieu de *suiter* son père ça mon cher, ça ça y a pas suité. Le vieux roi a dit à Simon:

— Ecoute-là! T'es rendu que tu joues pas avec du monde là, tu joues soit avec le diable ou soit avec des mauvais esprits là.

— I dit, vous êtes pas satisfait là?

— Non! je suis pas satisfait non. Pas satisfait pas en toute. Parce qu'i a dit, là, i'a dit, tu vas te faire prendre, pis tu le sais pas.

— Y a jamais personne qui m'a pris, y a pas jamais. . .

— Ecoute Simon. Tu t'es jamais fait prendre mais tu vas te faire prendre. C'est moi qui te le dis, tu regretteras ça. Tu vas regretter ça.

— Ah j'ai pas connu personne au monde qui peut me battre!

— Ah ben c'est correct. On en parlera, i dit.

Ah le lendemain i'était au poste à neuf heures, où ce qu'i'aviont mis . . . i'aviont mis un poteau là.

— Là tu seras icitte là.

Ah Simon était là juste à temps. Tiens! Juste à neuf heures i'a vu venir le bateau. l'avait les six rames pis la Mort d'Etat en arrière. Ca monté droit à sec ça.

— As-tu tes marbres Simon?

— Oui.

— Ben on va l'essayer là!

l'essayont. Amène la nappe, essaye. Première game, Simon a gagné, pis la deuxième game, la Mort d'Etat a gagné. Troisième game, Simon a gagné.

— Ouais, i'a did, tu joues aux marbres, Simon. I dit, sais-tu, depuis que je joue moi, i'a dit, je sus supposé d'être champion des marbres, la Mort d'Etat a dit. J'ai pas vu personne qui pouvait jouer aux marbres avec moi. Mais t'es le champion des marbres, je peux te dire ça, i'a dit. Quoi ce que tu veux Simon?

— Ben, i'a dit, je veux là que le jardin de mon père là, toutes les claies qu'y a tout le tour, demain matin, ça soit tout en or ça, jusqu'à l'allée là, pis une allée qui va tout en diamant jusqu'à la rentrée du chateau.

— Ho! Ho! i dit, tu y vas pas, tu y vas pas avec le dos de la cuiller mon petit garçon.

— C'est toi qui a fait les marchés c'est pas moi. T'as dit c'était si demandait à l'autre, l'autre le donnerait.

— Ouais ben, i dit, je pensais pas que t'allais demander des affaires comme ça, ienque d'une seule nuit là, i dit.

— C'est toi qui l'as demandé, tu vas le faire. Va t'en je veux pus te voir icitte la face.

— La Mort d'Etat a dit, correct, demain ça sera fait, tel que tu le demandes. Mais à neuf heures tu seras icitte par exemple, au poste encore. Pour la dernière fois là. Là si tu gagnes, ça sera fini là dedans. Tu pourras dire que t'es le champion du monde, pis champion de la terre pis tout' les génies du monde.

— Ben, i'a dit, c'est correct.

Le lendemain matin quand i s'a levé c'était tout en or. l'a été qu'ri son père, mais son père au lieu d'être joyeux, i'était découra. . .

(changement de côté de bobine)

Son père était découragé au lieu d'être content. l'a dit à son père, i'a dit:

— C'est pas utile. () ça vous en fait moi que vous êtes. . . Je sais pas. . .

— Tout' ça là que tu vois là c'est toutes des affaires inutiles ça. C'est bon à rien en toute ça. Ces claies en or là là, c'est bon à rien ça, i dit. Ca c'est ton malheur ça. Tu vois-tu ça que tu vois là là? Simon c'est ton malheur que tu vois. Pis t'as fini là sais-tu ça? T'as fini de jouer c'te game-là là. Tu vas te faire prendre dans un piège que tu sortiras pas demain.

— Ah Jésus! Simon a dit, vous croyez ça vous. J'ai jamais vu l'homme qui m'a battu n'importe you j'ai été pis lui est pas pour me battre non plus, i dit.

— On s'en parlera. Tu regretteras un jour de ce que tu fais aujourd'hui là. Tu vas regretter ça. C'est correct, i dit, moi je t'arrête pas, fais ce que tu voudras, mais tu vas voir que tu vas regretter ça un jour.

Le lendemain, ah, Simon était droite là pour les neuf heures. A neuf heures, tiens, i'a vu venir la barque.

— Bonjour la Mort d'Etat.

- Bonjour Simon. Pis t'as-tu tes marbres?
- Oui.
- Ben i'a dit, c'est la dernière journée, la Mort d'Etat. . . Si tu gagnes aujourd'hui tu me vois pas, ça sera fini. Ça sera toi le champion. Pis je m'en vas te donner, i'a dit, une *médalle*, un espèce de trophée comme t'es champion du monde. Y a rien qui pourra te battre.
- Ah ben.
- As-tu tes marbres?
- Ah oui, j'es ai ben.

I portait ça comme un chapelet lui, Simon, ses marbres là. I mettent la nappe là, et pis la première game, la Mort d'Etat gagne. Ah. . . La deuxième game, Simon gagne mais la troisième game, la Mort d'Etat, l'a pas vu même, l'a gagné comme rien. Comment tu y aurais coupé les deux bras pis la tête, j'cre ben, i'aurait pas été plus découragé.

- T'as perdu Simon hein? Ah t'avais calculé dans ta vie toi qu'y avait rien qui pouvait te battre. Comment tu trouves que je joue aux marbres? Je peux jouer aux marbres moi aussi. T'ai *quitté* faire deux coups là, gagner. Pouvais gagner les deux coups. Pouvais gagner tous les games t'as fait là là. Je t'ai quitté faire quoi ce tu y allais faire, i dit. Tu vois comment ce t'es glorieux, i dit? T'essayais de voir supérieur pis t'es, tu sais pas grand chose, tu joues pas beaucoup aux marbres. Tu joues un petit peu.

C'est as ça que Simon calculait. Quand qu'i'aurait pas joué aux marbres pas en toute, mais c'était quoi ce qu'i'allait lui demander lui là.

- C'est. . . Ah! i'a dit, tu demandes pas quoi ce que je veux hein pour mon paiement, moi? Tu sais quoi je t'ai tout donné ce que t'as demandé toi. Ben mon Jack, i dit, écoute là! Tu m'as pas laissé grand temps pour t'accorder ça non plus: rien qu'une nuit. M'a ienque laissé une nuit. Ben moi je serai pas si hypocrite que toi, je ferai pas ça avec toi. Je serai pas si dur avec toi. Moi je m'en vas te laisser un an et un jour. Au bout d'un an et un jour, tu seras icitte avec la sabre de lumière et de vertu de sagesse! Ou sinon, Simon, je te trouverai n'importe où ce que tu seras. Ta mort sera comptée. Comprends-tu là? Ben je te donne un an et un jour pour trouver. Où ce qu'iest ça, i dit, demande-moi pas où ce qu'iest, faut tu le trouves toi-même. Pis icitte, je serai icitte au bout d'un an et un jour, à la même endroit, pis si t'es pas ici, je te trouverai n'importe où ce que tu seras sur la terre. Je te trouverai, aie pas peur!

Bzoup! Tout a disparu devant lui. I'a pas vu ni *boat*, ni canot, rien en tout! Ah c'est tout en poussière ça. Ca ramassé pis v. . .

• • •

Simon était pas trop ben emmanché là. S'en a été chez eux. Tout ce qu'i faisait, i se promenait dans le jardin de son père, i sortait pus là. Y avait une servante qui était engagée, y avait dix ans qu'elle était là, une servante. Savait pas où ce que ça venait ce servante-là. A'était engagée au roi. Bonne servante, ça travaillait, le roi aurait pas voulu perdre ça. Pis a'était une belle fille aussi. Simon a venu qu'i mangeait pus le matin là. I mangeait pas gros, buvait une tasse de thé. Restant du temps dans

le jardin qui se promenait pis quand que personne le voyait i pleurait à chaudes larmes pis i s'arrachait les cheveux.

— Si j'avais écouté ce que mon père a dit. Mais mon père m'a dit que j'étais dans un pétrin, pis i'a dit, je sus dedans mais je sus pas pour y dire.

I'a été quinze jours comme ça. Le roi s'a aperçu qu'i dépérisait à vue d'oeil. La vieille reine a dit:

— Simon va. . . . Quoi ce que Simon a? T'aperçois-tu, a dit, qu'i parle pus? l'est pus joyeux. I mange pus.

— Ha ha! I'a dit à la vieille reine, vois-tu là les claies d'or là qu'y a là là? C'est ça le malheur à Simon. C'est ça le malheur à Simon. Les carosses là, tout en or là, c'est ça le malheur à Simon. C'est ça qui l'emmènera à la mort. Simon.

Sa vieille mère ben a l'appelait à lui pis a l'essayait l'encourager. Ben qu'est-ce tu pouvais faire, l'encourager? Y a quinze jours qu'i'était là. You prendre ça le sabre de lumière, you prendre ça? Une journée i'était dans le jardin, la servante l'a vu qui était, qui était après pleurer là dans le jardin. A'apercevait que c'était, pus le même Simon ça. C'était un autre homme, Simon là. Ah! c'était tout un autre de différent. Parlait pas i. . . . A'a pensé:

— Faut je vas le trouver.

A va le trouver. Ben a dit:

— Comment, tu pleurais?

— Non, i dit, non je pleure pas. I dit, sais-tu là, i dit, j'ai un mal de z'yeux, je ne sais pas quoi ce que j'ai.

— Simon, t'es malade. Sais-tu t'es malade!

— Malade, ah i dit, je sus pas malade!

— Ah oui t'es malade. A dit, t'es malade pis certain Simon. Simon tu manges pas, tu parles presque pas, pis la journée t'es dans le jardin icitte. Tu regardes tout' les oiseaux, pis c'est comme un gars, a dit, qui va perdre la raison. Sais-tu ça? Tu vas perdre la raison complètement là! Quoi ce que c'est qui est. . . . Quoi ce qu'y a de wrong avec toi? I'a dit à la servante:

— Quand même que je te dirai quoi ce qu'y a de wrong avec moi, toi tu peux rien faire pour moi.

— Non? Ben a dit, quand même que tu me le dirais, ça peut pas te faire mourir pareil.

— Non quand même je te conteraï ça, i dit, c'est inutile pour toi de savoir ça parce qu'i'a dit. . . .

— Ben a dit, faut tu te confies à quelqu'un pour t'aider. Si tu te confies pas à personne, qui ce qui t'y va t'aider? Faut tu te confies. Ca que t'as là faut que ça sorte! Ben sinon tu vas mourir. Ben t'es aussi ben de le dire comme de le garder là pour toi tout seul. A dit, confie-le à quelqu'un, tu sais pas voir si quelqu'un peut pas t'aider dans la vie.

— Ben i'a pensé à lui-même, je crois que oui. I'a dit, je vas te confier mon secret. I dit, tu sais, i dit, que j'ai joué aux marbres pendant toute ma vie. J'ai commencé à l'âge de six ans pis jusqu'à l'âge que je sus

rendu là â dix-neuf ans là. J'ai jamais fait d'autre chose. J'ai été aux écoles. Mais à l'école, i'a dit, ça ça m'intéressait pas que ces marbres-là. J'ai gagné partout où j'ai été. J'ai jamais perdu de partout où j'ai été. J'ai gagné avec tout le monde, j'ai gagné des fortunes. Pis une journée, i dit, personne voulait jouer avec moi, i perdaient partout. J'ai été le long de la grève là. J'ai pas parlé mais j'ai dit si y aurait d'avoir quelqu'un qui pourrait jouer aux marbres avec moi. J'aurais voulu de voir quelqu'un, qu'i seiyit où ce qu'i veniit, qu'i veniit où ce qu'i vouliit, pour m'essayer voir. Ben i dit, cinq minutes après j'ai pensé, i dit, j'ai regardé en dessus de la mer. Je vois venir une barque là, avec six rames, pis un seul homme en arrière. Pis si t'avais vu l'homme là, ben t'aurais cru c't'un squelette qui a avoindu dans le cimetièrre. Le seul nom que j'y ai donné moi c'est la Mort d'Etat. Pis c'était son nom. I'a joué aux marbres avec moi. Tu vois les richesses qu'y a tout le tour du royaume de mon père là, c'est moi qui a gagné ça. Tu vois les carrosses du père, i dit, tu vois toutes les brides du cheval, des (). Ca, i'a dit, quand mon père m'a dit c'était mon malheur ça. . . Mon père m'a averti c'était mon malheur. Malheur! J'avais vu personne qui pouvait me battre. Mais la troisième fois par exemple, lui i jouait la Mort d'Etat. I jouait aux marbres. I jouait deux fois mieux que moi encore. I pouvait gagner les trois games si i'avait voulu. Ben i'avait pas voulu. I m'a donné une chance qu'i'a dit. I m'a donné une chance. Peut-être si j'y arais pas demandé ces fortunes-là, p'têt'ben qu'i m'aurait donné une chance. Mais quand i'a gagné im'a pas donné une chance. I m'a dit fallait que j'y trouviis à bout d'un an et un jour le sabre de lumière et de vertu de sagesse pis y conter l'histoire, comment ce qu'i'avait fait pour avoir le sabre. I'a dit, ben où ce que tu crois que je vas prendre le sabre de lumière? On a jamais vu personne qui a trouvé le sabre de lumière.

- Pis quoi ce que tu t'attends de faire, a dit Simon? Quoi ce tu t'attends de faire là?
- Ben quoi ce que tu veux que je faisés? Youè ce que tu crois que je vas trouver ce sabre-là?
- Tu le trouveras pas dans le jardin icitte. T'es certain tu le trouveras pas icitte. Faut absolument que tu sortes d'icitte. I faut tu le cherches. Au moins que tu voudrais tout de suite, ou espérer un an et un jour pour qu'i te tue. Moi comme toi je ferais des démarches. Peut-être tu le trouverais.
- Ha! Qui ce que tu crois qui va trouver ça? Pis à part de ça faut j'y conte l'histoire. C'est non seulement que le trouver, mais conter l'histoire comment ce qu'i'a fait, comment j'ai fait pour le trou . . . avoir le sabre. L'histoire du sabre de lumière.
- A dit, tiens demain matin là, mès que tu te lèves, tu vas venir icitte. Tu vas décoller demain matin. Je t'écrirai une lettre. Pis tu prendras le chemin, pis a dit, tu vas marcher plusieurs jours. Pis la première demeure là, a dit, tu vas prendre le chemin. C'était des forêts dans ce temps-là là. La première cabane que tu trouveras là. Tu voiras une caverne là, tu frapperas à la porte. La vieille qu'est là-dedans a va venir pour te dévorer mais aie pas peur. A. . . Tu vas donner ce lettre-là là à la fée là. Pis si y a moyen, yelle a va t'aider.

Ah! Ben ça l'avait manière d'encouragé. Le lendemain matin la servante écrit une lettre là, pis a met ça dans une enveloppe pis derrière a met son nom. Ca fait Simon met ça dans sa poche pis prend le chemin.

• • •

l'a marché pour des semaines. l'a marché avant trouver ce taverne-là, cette caverne-là, c'te grotte-là qu'y avait là. Mais un beau jour i'a arrivé là. Ah ben la manière qu'a y avait dépeint la servante ça dû être ça. Mais qui ce qu'elle est ce vieille-là? Personne savait. Ni yelle a pas dit non plus qui ce qu'était. l va pis i frappe à la porte.

— Ah! Jésus, i'a pensé, je suis dévoré, y a pas moyen, par le train qu'al'a fait.

A sort pour le tuer j'cre ben, avec une hache, une grand hache qui pesait p'têt'ben dans les quarante livres, pour y fendre la tête, mais en ... en sortant, i'a étendu la lettre. Yelle a regarde dans la lettre.

— Mon Dieu, ma fille est chez vous, qu'a dit. Ma fille a reste chez vous.

— l dit, sais pas.

— Y a-t-y une fille chez vous?

— Oui.

— Ben c'est ma fille. A l'a dit, rentre!

Ah ça l'a mis de bonne humeur tout suite.

— Ah c'est chez vous qu'a l'est ma fille! Ben a l'a dit, je savais pas.

— Ben i'a dit, je sais pas si c'est votre fille. C'est une fille qui est chez nous i'a dit, ça fait dix ans. A peu près dix ans qu'est là.

— Ben c'est ma fille. A t'a pas dit fallait que. ... A t'a pis dit que venir icitte j'étais sa mère?

— Non.

— A t'a donné la lettre par exemple.

Ca fait que la vieille rouvre la lettre, pis a la lit.

— Tu cherches le sabre de lumière et de vertu de sagesse hein?

— Ouais. l'existe-t-y ça?

— Ah, a dit, oui i'existe. Mais c'est pour l'avoir, c'est pas utile. Es-t-y capable l'avoir? A dit, i'est gardé avec le prince le plus riche du monde icitte. Le sabre de lumière et de vertu de sagesse c'est un sabre de lumineux, pis qui a une vertu extraordinaire, pis qui est sage à part de ça. T'es sage, faut pas tu. ... C'est un (habit). Celui-là qui a le sabre i'est sage lui aussi. l'est pareil comme le sabre. Mais c'est pour l'avoir ça. Ben a dit, tu vas te coucher, t'es fatigué là. Demain matin je te donnerai, e te dirai quoi faire pour l'avoir le sabre.

l s'est couché, ben i'était fatigué. l'a pas dormi gros de la nuit, mais i'était manière de ... couragé. l savait où ce qu'i'était toujours le sabre. l'a pensé. Ben comment l'avoir? Sait pas. Le lendemain matin la vieille s'est levée. l s'est levé. A y a donné à déjeuner. A dit:

— Tu vas aller à la grange, a dit, y a une chèvre là. Prendras la chèvre par la corne. Pis tu marcheras comme un mille d'ici. Tu vas voir un château magnifique là. A dit, t'arrives dans la ville. Ben i'est là lui le château. Ce château-là tu n'as jamais vu un pareil de ta vie. Tu iras au premier poteau là dans l'allée qui monte. Y a une allée là, a dit,

qui monte dans le château là. Y a deux grands portes en avant là. Ca là, a dit, ça rouvre sur des gonds, les gonds en or ça. Pis les poteaux là, a dit, i sont tout en or massif les poteaux. Tu prendras la chèvre par la corne pis tu crieras: "A moi le sabre de lumière et de vertu de sagesse! "Tu vas voir sortir un prince là-dedans. I va venir pis i va couper ta chèvre en deux. I va pas te parler, i va rentrer tout suite. Aussitôt qu'î'aura fermé la porte, tu crieras: "A moi le sabre de lumière et de vertu de sagesse!" I va venir pis i coupera, î'aura la tête. I va ienque laisser la tête. I va rentrer. Aussitôt rentré, a dit, tu crieras de nouveau: "A moi le sabre de lumière et de vertu de sagesse!" I sortira pis i coupera la tête, i te restera ienque la corne dans la main. Quand qu'î prendra pour rentrer, tu prendras derrière lui. Quand qu'î rouvrera la porte tu rentreras. I va s'assire et pis i va te conter, i va te dire quoi faut tu fais. Lui i te contera l'histoire du sabre.

- Ben, î'a dit à la vieille, î'a dit, je peux pas vous remercier, je sais pas comment vous remercier.
- A l'a dit, ma fille est chez vous, pis a l'est ben chez vous. Parce qu'a m'écrit, a dit, à tous les semaines a m'écrit. A dit qu'a l'est la meilleure place, vous êtes le meilleur monde. Sans ça, a l'a dit, t'aurais été dévoré droite, t'aurais été tué tout suite icitte là. Parce que les hommes riches moi j'en veux pas, a dit, je care. . . On a toujours été pauvres pis moi un homme riche je peux as voir ça devant moi. Mais, a dit, lorsque ma fille travaille chez vous, pis qu'a l'est si ben chez vous, si ben servie. . .
- l'a dit, madame, c'est la meilleure servante que j'en aie jamais eue ça depuis qu'on est là. On n'a pas ienque yelle de servante, mais yelle c'est la maître-servante ça. l'a dit, y en a d'autres servantes qui font les lits, et pis i font d'autres. . . Mais yelle, î'a dit, c'est la maîtresse ça, pis î'a dit, c'est yelle qui donne tous les ordres de bord.
- A dit, je savais. A m'a tout' conté ça. A dit, je sais tout' quoi ce qui est chez vous.

Ca fait que le lendemain matin i prend la chèvre. l'a marché comme un mille, j'cre ben, avec la chèvre par l'amarre. Quand qu'î'a été. . . Quiens! î'arrive au magnifique palais. C'était un palais mon cher. Toujours î'a examiné ça pis là î'a crié:

- A moi le sabre de lumière et de vertu de sagesse!

Prince a sorti avec le sabre. C'en était yune une épée qu'î'avait là. l'a venu pis î'a tranché la chèvre droit en deux. l'a rentré, î'a pis dit un mot. L'était pas rentré, î'a crié de nouveau:

- A moi le sabre de lumière et de vertu de sagesse!

l'a venu pis î'a coupé, rien que resté la tête . . . de la chèvre. l'a rentré pour la deuxième fois. Pis Simon a crié:

- A moi le sabre de lumière et de vertu de sagesse!

Prince a venu pis î'a rien que . . . î'a coupé au ras la main. Y a rien que resté la corne. Quand le prince a rentré, î'a rentré par derrière. Y avait une table là toute en ivoire. L'épée était droit dessus. Prince a dit, î'a dit:

- Après avoir tant eu de misère pour avoir une épée, pis aujourd'hui, î'a dit, je vas mourir pour cette épée-là. l'a dit, l'épée est à toi pis tu peux

l'avoir. C'est à toi, i'a dit, tu l'as gagnée. Parce qu'i'a dit, t'as eu le secret comment l'avoir. Tu peux me tuer si tu veux.

- Non, i'a dit. Ecoute, tu vas me conter l'histoire du sabre de lumière, l'histoire du sabre. C'est ça que je veux savoir de toi.
- Ben, i'a dit, c'est correct. Tu veux savoir ça de moi, je m'en vas te le dire.

• • •

I dit, moi j'étais né, i'a dit, d'une famille qui était pas trop riche. Et pis, i'a dit, mes parents, i'a dit, c'était des cultivateurs, pis i'a dit, on travaillait à la ferme, pis moi, i'a dit, i m'ont envoyé à l'école. L'avaient rien que moi d'enfant. Pis souvent i fallait que j'aille aider mon père, i dit, pour travailler sur la ferme. Pis i'a dit, à huit ans là, je savais que j'avais une force extraordinaire, mais, i dit, j'étais un gars qu'avait pas. . . J'ai jamais essayé de forcer. J'ai été à l'école, i'dit, vers l'âge de dix ans, i dit. Y en avait de quatorze, seize ans, des gars qui allaient à l'école. Mais moi j'avais ienque une douzaine d'années. J'étais ienque comme un enfant de douze ans. Dans tous les cas quand j'ai arrivé à l'école là, i dit, dans les *jouements* des enfants là, i'a dit, on s'a engendré des qu'elles, pis je m'ai pas engendré de qu'elles avec, i dit, avec les jeunes là. Pis i dit, y a venu yun là, i dit, qu'avait dans les dix-huit, vingt ans, un homme. Pis, i dit, i m'a pogné à la gorge, pis en me pognant, i dit, j'ai fessé. I dit, j'ai cassé la mâchoire en deux bouts icitte là. Pis i s'est pas levé de d'là. I l'ont pris, pis i l'ont emmené à l'hôpital, pis i l'ont soigné, pis mon père a été obligé de payer, pour c'te gars-là. Mon père a dit:

- Ben, i'a dit, j'ai pas, j'ai fessé avec mes mains.
- Tu pouvais pas casser là. . . Un enfant de douze ans peut pas casser une mâchoire, le docteur a dit, à fesser d'un coup de poing. T'as fessé avec un objet, que'que chose.
- Non, i'a dit, mon père je vous mentis pas. J'ai fessé avec ma main, avec mon poing.

Son père s'avait aperçu qu'i'avait une force, qu'i'était fort. Ben toujours là, i'a dit:

- On l'a payé l'hôpital, ben on l'a tout' payé ça.

Là, i'a dit, ça m'avait fait de la peine d'avoir blessé c'te gars-là, parce qu'i'était d'une famille pauvre lui aussi. I'a dit, l'argent que je gagnais avec mon père, J'allais souvent y amener pis j'y donnais, i dit, pour y aider, s'habiller, pis i dit, moi je m'arrangeais avec rien là. Parce, i dit, je savais que j'avais fait de quoi qu'était pas bon. Dans tous les cas, i dit, quand j'ai venu à l'âge de dix-sept ans, de dix-huit ans, j'ai sorti de l'école. Pis là, i dit, je m'en ai été travailler comme les autres jeunes hommes. Pis i dit, quand on l'est des gars de dix-huit, dix-neuf ans là, ben c'est. . . On est un peu () pis on est, on croit qu'on peut. . . Ben i dit, ça a commencé. Pis on a travaillé dans une ville. I dit, moi je travaillais dans une manufacture. Ben on était plusieurs *chums* ensemble là. Pis on pensionnait, i'a dit, dans une maison de pension là. Pis moi je travaillais là-dedans. Pis le soir, ben i dit, on sortait après la soirée d'ouvrage. On y allait en ville. I'a dit, y avait un espèce de village, c'était pas une grand ville. Pis y avait dans ce temps-là, i dit, y avait des auberges là. Ben moi, i dit, j'aimais pas ça prendre un coup. Mais les autres i

prenaient un coup. I disiont:

— Prends donc un coup, fais comme les autres. Les autres riont, vont rire de toi. Faut tu prennes un coup. ()

Ah ben, i'a dit, ça me tentait pas gros de prendre un coup. Ben dans tous les cas là j'ai venu. Ah! J'ai pris un coup là. Ben i dit, après ça que j'ai pris un coup là, ben ça m'avait. ... J'avais aimé ça un peu. Pis lessoirs ben on allait souvent, allait souvent. Tout d'un coup i'a dit, le train se lève là dans l'auberge. La qu'nelle s'est levée pis on était chauds pas mal. Pis i s'ont lancé i dit, eux autres là. Je m'ai lancé moi aussi pis j'ai dit j'ai tué quatre hommes. Ah! Jésus! i dit, quand j'ai vu ça. Là, i dit, je m'en ai été à mon hôtel pis je m'ai renfermé. Je m'ai couché. Lendemain j'ai pas été à l'ouvrage. A midi y a arrivé deux gendarmes. l'ont demandé qu'un tel gars qui était là. La maïtre où ce qu'on pensionnait i'a dit:

— Qui, i'a dit, i'est dans sa chambre, i'a dit. Pas sorti à matin. I file pas ben.

— Ah va le voir, va le qu'ri.

l'ont venu me qu'ri, pis i'ont venu me qu'ri pis i m'ont descendu.

— C'est toi qui a tué les hommes-là?

— Ben, i'a dit, oui. C'est moi, i'a dit. La boisson, i'a dit, j'ai fait ça ienque par la boisson.

— Ouais. Ah ben t'as pas le droit de tuer.

— I dit, i s'ont lancé su moi, pis je m'ai défendu.

— Ah, i'a dit, y avait d'autres lois pour te défendre, i'a dit. Y a des gendarmes alentour d'icitte là. Si tu pouvais pas, i dit. ... T'as tué ces gars-là, t'aurais dû les tuer avec que'que chose.

— Non, i'a dit, ça c'est certain, je les ai pas frappés avec rien. Ni bois, ni rien en toute, ni rien, ni bouteille, ni rien.

— Ben i dit, seras obligé de faire de la prison.

— Ben, faut je faise de la prison, je vas n'en faire.

J'ai fait six mois de prison. Mais lorsque c'était une affaire de qu'nelle pis une affaire, i dit, i m'ont pas puni encore sévèrement. C'était une affaire de deux ans de prison pis à part de ça tant de cent piastres à payer. Ca fait i'a dit, mes amis qui étaient avec moi là, ben i'avont, i'ont donné, quand' la cour a venu, i'ont donné leux témoignages que c'était pas moi qui avait starté la qu'nelle, c'était eux autres. Ben i dit, ça m'a sauvé un peu là. Mais j'ai fait six mois de prison en tout. Après six mois de prison, ben j'ai sorti, pis je m'ai mis à travailler comme d'habitude. Pis i'a dit, j'ai travaillé là, i'a dit, j'y allais pus aux tavernes, pis je te garantis que j'y allais pus aux auberges. Ah ben i dit, les autres, i'alliont:

— Viens! Viens donc!

Y avait des danses, ces temps-là. l'allaient aux danses. Ah ben les danses c'était correct, i dit. Ca dansait, pis y avait des filles. Ben là, i dit, on prenait, on commençait à avoir de l'amour, pis on commençait à danser avec des jeunes filles. Pis y avait des belles filles dans c'te pays-là. Là, i dit, j'ai été six mois que j'ai pas bu, pis six mois que j'ai été en prison, ça faisait un an que j'avais pas bu.

Une journée, i dit, y en avait un qui s'en avait été, i'a dit, un de mes chums pendant que j'étais en prison là. M'en vais sur la rue, là, mautadit,

i dit, je le vois venir lui-là. Mautadit je le connais pis i me connaît lui aussi. I passe du rang moi pis i dit;

— Simon?

Ben, i dit, je me vire. Oui c'était lui! Ben i dit, ah ben i dit, tu peux voir quand qu'on s'a vu. Là i m'a donné la main.

— Youù tu travailles Simon?

— Ben à la même endroit. Toi?

— Ah moi je travaille pas icitte, i dit, je travaille comme douze milles d'icitte. Pis là j'ai venu icitte là. Je m'ai manière chummé avec une jeune fille, i dit, icitte là, pis i dit, je viens pas souvent parce, i dit, j'ai pas grand argent. Pis i dit, ça coûte cher que le diable là, i dit, pour venir icitte. Pis i'a dit, ben tiens, une auberge, on va aller prendre un coup!

— Non, non i'a dit, je bois pas.

— Comment tu bois pus? Ben tu vas pas me dire t'as bu.

— Oui je le sais j'ai bu. Mais tu sais quoi j'ai fait quand j'ai eu bu hein?

— Ouais. Mais ouais, mais on va pas y aller là, i'a dit, faire le fou, on va aller prendre un coup. Pas plus qu'un coup.

— Non, non je bois pas.

— Tu vas pas me refuser ça, i'a dit. V'là un an qu'on s'a pas vu, i'a dit, tu vas pas me refuser une affaire de même.

Ben i'a dit, à force de coaxer là, i'a dit, j'ai été. I'a pensé un coup ça peut pas me faire grand chose un coup. I dit, on a pris un coup là. Prenait un coup tranquillement, on jasait aux tables là. I dit, c'était où ce qu'i vendaient de la bière, une espèce de taverne là. Pis, i dit, là tout est chacun à une table. Les deux étaient icitte, deux étaient là, quatre étaient ensemble. Et pis i'a dit, ah ben là, i'a dit, ben moi j'en ai commandé moi aussi! J'ai commandé pour traiter, i dit. J'allais pas le laisser traiter tout seul. I dit, j'ai commandé un autre coup moi aussi, un autre verre. Ah i'a dit, tu sais deux verres. . . . Là i dit, je peux pas te dire comment qu'on n'a bu. On a bu assez qu'i'a dit, que le train s'est levé. Là j'ai tué sept hommes là. Je te garantis i'a dit, qu'i m'ont pas pogné, mais j'ai pris le forêt là. Parce je savais que si i me pognaient là, c'était ma vie en prison là. J'ai pris le forêt. I'a dit:

— Good bye, la compagnie moi je me sauve!

J'ai pris en travers du bois. J'ai marché toute la nuit. Le lendemain i'a dit, à midi, j'ai vu une grotte qui avait l'air dans le mitan du bois. J'ai été là. Une vieille sorcière qui était là. A l'a dit:

— Youù ce tu vas?

— Ben, i'a dit, je m'ai écarté.

I'a pas voulu, j'ai pas voulu y dire.

— Ha ha! Ouais! Tu t'as battu hein?

— Comment vous pouvez savoir ça vous?

— Ah! Je sais tout' ce qui se passe. Je sais tout ce qui se passe moi. Tu vas rester avec moi icitte là. Crains pas, personne te prendras icitte. Aie pas peur. I te toucheront pas icitte.

Je suis resté avec la vieille, pis i'a dit, a l'avait un affaire qu'a plantait des, a plantait tout sortes de légumes. Plantait des . . . a l'avait de quoi.

A l'avait de l'argent la bonne femme. Pis a m'envoyait, il a dit, y avait un village pas loin là! A m'envoyait au village qu'ri des provisions. C'est moi qui halait les provisions. J'emmenais tout ce qu'elle avait de besoin. J'ai resté un an avec la vieille. Mais j'étais ben là, i dit. Une bonne vieille, i dit, était bonne pour moi. Pis i'a dit, i'était comme poisson dans l'eau. On plantait, pis le printemps. J'ai resté un an avec elle. A bout' d'un an, a dit, faut tu... Ben une journée, i dit, c'est moi qui faisait les... c'est moi qui faisais les commandes au store, i dit, pis j'ai... Va là, i'a dit, j'achète des provisions. Mais avant là, i'a dit, pensé faut j'y alle faire une marche plus loin dans la ville là. Fais une marche. Je vois venir un gars en avant de moi. Je le connais lui. J'ai pensé:

— Mon Jack, toi tu me connaîtra pas.

l'a dit, j'avais un cas... un espèce de casque, i'a dit. J'ai halé ça dans mes yeux. J'ai passé à ras lui là. Pis quand qu'i'a été un bout' là, je m'ai déviré pour regarder où ce qu'il allait. I dit, i m'a reconnu.

— Heye! i'a dit, t'es pas Simon?

Ben i vire de bord, pis i me pogne par le cou pis i m'embrasse.

— Ben i'a dit, tu me connais-tu?

Ben je le connaissais, je l'avais connu en le voyant. Ben j'ai dit:

— Comment ça se fait t'as passé à ras moi là, i'a dit, pis tu m'as...

— Ben, i dit, je t'ai pas connu.

Mais je l'avais connu. l'a dit:

— Tiens! Y a une auberge icitte là, on va rentrer prendre un coup.

— Non, non, non, non, non... l'a dit, sais-tu ça là ça fait un an que j'ai pas bu pis je bois pas, j'en bois pus là. Fini ça ces affaires là.

— Ben ça c'est pas boire. On va prendre un coup par amis là. Tu vas pas refuser ça prendre un coup. Pense donc. Dis-moi pas tu vas pas porter un coup, un coup de boisson, un petit verre?

— Ouais moi je sais quoi ce qui arrivera un petit verre, i dit.

— Tiens, tiens, tiens, tiens! Viens avec moi. I dit, y a longtemps qu'on s'est pas vus pis on va rentrer là, on va prendre chacun un petit verre. Ca prendra ienque cinq minutes. Pis ensuite on va s'en aller.

Ah ben, à force coaxer j'ai été. Pensé je vas y aller. J'ai pris un verre. Pis là j'en ai pris deux, pis j'en ai pris trois, j'en ai pris quatre, pis là i dit, là on a bu! Là là la qu'nelle s'est levée, sais pas ce qui a commencé la qu'nelle, si c'est moi, mais i dit, j'en ai tué huit encore. Là j'ai pris le forêt. J'ai pris le forêt. J'ai pensé je sus fini. Mais j'ai pas pris le même bord. J'ai pris à l'écart pour pas rencontrer la vieille. I dit, j'ai pas été un mille dans le forêt, la vieille était là, droite devant moi.

— Ah, a l'a dit, hein? T'as encore pris un coup hein? T'as encore fait le fou là bas là.

— Ouais.

Y avait de la mousse là, i dit. A pogne une poignée de mousse pis a me jette su la tête. A l'a dit:

— Je souhaite que tu viennes en chien.

l'a dit, j'ai venu en chien là par exemple.

— Ah! I te connaissent les gars là. Mais i te connaîtront pas en chien toi. On va t'arranger comme i faut, a dit.

Ah! Envoyait qu'ri ses provisions, mettait un panier dans le cou, une lettre dans le panier avec un couvert qu'a l'avait fait, pis j'y allais au magasin, pis j'y allais au mail, pis j'y allais partout. Ben personne venait. Pis a l'avait pas fait un petit chien avec moi, a m'avait fait un chien, des chiens-loups là. Pis personne aurait venu toucher j'cre ben ce qu'y avait dans le panier non plus là, que j'emmenais. Les provisions n'importe quoi. Je rentrais dans les stores là. pis i'a dit, j'allais toujours dans le même store. Le maître, le boss prenait la carte, pis i lisait ça, pis i remplissait mon panier de provisions qu'a voulait la vieille. M'en retournais. J'ai été chien un an avec yelle. A bout' d'un an, i'a dit, j'avais tout' l'instinct d'un homme. Parlais pas, mais j'avais l'instinct d'un homme. Tout' l'instinct pareil comme un homme, mais. . . Un journée je regardais la vieille là, i dit, pis i'a dit, j'avais, a me regardait yelle aussi. A m'a dit, a dit:

— Je crois ben tu serais content d'être homme hein?

Ah i'a dit, y a deux larmes qui m'a sorti des yeux. A dit, a l'a pogné une poignée de mousse là, pis a m'a jeté sur la tête. A l'a dit:

— Si t'es du sang humain, viens homme, mais si t'es chien, reste chien.

l'a dit, je sus venu homme, comme je sus là.

(changement de bobine)

l'a dit, je sus venu homme comme je sus là. J'ai resté avec yelle, i'a dit, six mois. A bout' j'ai été six mois, i'a dit, a m'a dit:

— Tu vas y aller au village qu'ri des provisions, astheure t'es homme. T'as pas besoin de panier. Tu vas emmener ça. Ecoute ben ce je vas te dire là. Si par cas que tu rencontres tes amis pis tu prends un coup, a dit, je te morteploserai pour ta vie. Tu viendras jamais back en homme. Tu comprends-tu ce je te dis?

Ah i'a dit, j'ai promis. Ah! J'ai été à la ville. Quand j'ai été à la ville, mautadit y avait un gars là qui était assis sur un banc là, manière comme un square qu'y avait là, un endroit où ce que le monde s'assit pour se . . . à l'ombre là? Et pis, i'a dit, j'avais chaud pas mal, i faisait une journée chaude. Je vas pis je m'assis là pas loin de lui. Je m'assis sur un autre banc là. En même temps je le (twiggait) là. Mautadit je le connais. Mais j'ai pensé lui i me connaîtra pas. Pis lui i me regardait lui aussi là. On se regardait tout' les deux. Et tout d'un coup i se lève, pis i vient droit à moi:

— Ben t'es pas i'a dit, Simon?

Ben i'a dit, quoi ce tu voulais je disis.

— J'ai dit, oui sais-tu. Ben i dit, toi je te connais pas.

— Ah dis-moi pas tu me connais pas. Pense donc tu me connais. Nous autres quand on a eu du fun ensemble, i dit. T'en souviens quand qu'on y allait, i dit, dans les danses, dans les auberges là. Quiens! On va y aller en ville là, on va y aller prendre une. . .

— non, non, non, non, non, non. Non, i'a dit, pas de boisson, pas avec moi. Non, non. Tu me connais puisqu'i'a dit, moi je te connais. Pis

- moi je me connais moi, mieux que toi, pis je vas pas, je vas pas.
- Tiens, i dit, on va aller prendre rien qu'un seul petit coup là. Je te garantis qu'on boira pas plus qu'un coup.
 - L'a dit, je te dis, je bois pas.
 - Ah ben, i'a dit, t'es pas pour m'affronter comme ça. T'es pas si fou, i'a dit, t'en aller là, pis prendre un petit coup pis te battre. Pense donc. Tu sais ben tu te battras pas avec un coup.

Ben coaxe, pis coaxe, tu sais quoi ce que c'est, i dit, j'ai encore consenti. J'ai été dans l'auberge pis j'en ai pris yun pis là. . . Moi, i dit, quand je prenais un coup, ça dit ça arrêta pas là. J'en ai pris yun, pis j'en ai pris deux, pis j'en ai pris dix, pis j'en ai pris une bouteille, pis j'ai. . . Là, i dit, le train s'est levé. Là j'en ai tué neuf, i dit. J'ai tout défait ce qu'y avait là-dedans, les tables, y a rien resté. Pis j'ai passé la porte. Là j'ai pensé:

- Je sus fini dans le monde.
- I dit, j'avais pas fait un mille dans le forêt, la vieille était là:
- Ah! a dit, mon malheureux, hein? Ah t'as fait ça hein? T'as pas pu te corriger. T'es pas capable de te tenir. Hein?
- A l'a pogné une poignée de mousse pis a m'a jeté sur la tête. A l'a dit:
- Je souhaite que tu deviennes loup.
- J'ai venu loup. Pis a m'a bâtonné, i dit, en coups de bois dans le forêt.
- A l'a dit:
- Je veux pas te voir ici. Get out! Va t'en!

• • •

Ben i dit, j'ai pris le forêt. J'ai pensé la seule chose je peux faire c'est d'y aller trouver les autres loups. Là, i dit, je m'ai mis à hurler dans le forêt. Tiens! Bientôt un loup a arrivé. Ben là, i dit, on l'a fait la chicane pas mal mais, i dit, entre les loups quand ce qu'y a un étranger ben i. . . Mais on a venu là qu'on s'a mis d'accord. Là on se promenait. On était peut-être bien une quinzaine, une vingtaine de loups, des fois on était plus. Se promenait dans le forêt. J'ai été dans forêt à peu près, i'a dit, dans les neuf mois dans le forêt, sept à huit mois toujours. Une journée, i dit. . . Ben les loups ça court partout. On a arrivé. . . Ah! i'a dit, y avait un château là. Arrivés à la sortie du. . . On sortait toujours le soir. . . Le soir, les loups ça sort toujours le soir. A la brunante, tiens, y a des vergers là, des beaux vergers de pommes.

- Ah ben, i'ont dit, faut y aller là.

I'a dit, les loups ont. . . Le premier a été pis i'a passé, monté dessus, à manger des pommes. Pis on a n'a mangé des pommes! Pis quand qu'on a vu là qu'on n'avait mangé, on s'en est venus. On a fait ça cinq, six soirées là, sais-tu, i dit, on était dans un verger du roi, d'un roi là. I s'est aperçu qu'y a quelqu'un qui mangeait des, qui passait pis qui mangeait des. . . C'était toute une clôture en fer, personne, y avait pas d'homme qui pouvait passer dessus. Le jeune prince a dit là, i'était marié, pis son père était. . . Etait marié avec une femme, une jeune femme. I'a dit:

— C'est pas. . . C'est pas le monde qui vole, c'est les chiens ou les loups qui mangent ça, les pommes. Ben i'a dit, je m'en vas les pogner crains pas.

Toujours, i'a pris des gardes pis i'a mis tout le tour du jardin. Pis dans la nuit là, i dit, on y a été là. Ah! on a été encore pour les pommes. On a tous été pris dans un cercle de fer. Tout' s'est péri (tous les trois). Y en a un qui s'est claré, d'autres qu'a été tués. Ben pour () là avant qu'i jumpiit là, i'était tué. Les rifles, i dit, c'est. . . Mais moi là, i'a dit, j'avais l'instinct d'un homme hein? Je m'en a été pis je m'ai faufile à ras le vieux roi là, pis j'y lichais les mains, pis les coudes, pis là je montais dessus. Le vieux roi a dit à son garçon, a dit:

— Cui-citte, vous le tuerez pas, i'a dit, à vos gardes. Tuerez pas çui-citte. Ca c'est un loup privé ça.

— Ah! J'ai dit un loup privé! Ouais, i'a dit, faut le tuer lui aussi!

— Non, non, le roi a dit, vous le tuerez pas, i'a dit. C'est moi qu'est boss, vous le tuerez pas lui. Regardez, on va y aller l'enchaîner là, pis on va emmener, on va l'emmener à la maison. On va l'emmener pis on va faire une niche, pour coucher dans sa niche.

Ah! Ben i l'emmeniont là. Y avait une espèce de niche, je couchais dedans. Là i'a venu, i'a dit, je parlais pas mais j'avais l'instinct d'un homme. Je suivais le roi. I me faisiont faire tout ce qu'i vouliiont. Faisiont faire danser, i me faisiont. . . (I me preniont), m'envoyiont à la malle, avec un petit, un machine, un . . . une petite valise là dans le cou. Pis j'allais à la malle. Pis là, i'a dit, je donnais, y avait une lettre là écrit dessus, mettiont la malle là-dedans, pis j'emmenais la malle au roi pis partout. Le roi aurait pas donné son loup, i'a dit, pour un mille piastres. Ben tout' le monde qui venait là, i'ont jamais vu un loup aussi privé que ça, que moi, i dit. I dit, au bout de six mois que j'ai été là, la princesse a fait, la femme du jeune prince a eu (fait relevailles) d'un enfant. Pis i'a dit, ah ben moi, i'a dit, les enfants, quand qu'i'a été né. Quand' l'enfant a eu comme cinq, six mois là, qu'i commençait à se traîner là, i'a dit, moi, ben i jouait avec moi, comme tous les enfants. Pis moi là i dit, je me roulais devant lui, pis i'a dit, des fois la femme disait:

— Prenez garde qu'i morde, a dit.

— Le roi a dit, je te garantis qu'i morda pas. Aie pas peur. Ce loup-là mordra pas l'enfant. Aie pas peur. Pis i dit, si quelqu'un retraits pour toucher à l'enfant, ah Jésus, i dit, le loup se lançait. Voyez là i dit, comment ce qu'i watche là, l'enfant là. Y a personne qui va toucher à l'enfant je vous garantis ben.

J'ai venu assez assez accoutumé là, que c'est moi qui veillait l'enfant pendant la nuit. Parce ces riches-là, souvent, les enfants sont volés. Sont volés les enfants. Ben i me mettiont moi, à garder l'enfant. Pis là je me couchais dans la chambre de l'enfant-là. Pis quand qu'i se levait la nuit là, j'avais l'intelligence assez pour le bercer là. L'avait un berceau lui. Je le berçais moi. A ménuit, i'a dit, j'étais là mais j'ai pas vu la main. La seule chose j'ai vu, quand j'ai vu, l'enfant était, était *bâsi* par le plafond. Là je m'ai mis à hurler. J'ai hurlé, j'ai tout réveillè le château. I s'ont levé, i'ont venu voir. L'enfant était pus là. Prince a dit:

— Le loup a mangé l'enfant.

Le frère du roi a dit:

- Si le loup avait mangé là, ben y aurait du sang dans le berceau là. On voit des chairs, quelque chose. Y a rien de défait.
- Mais qui ce vous croyez qui a volé?
- Ben ça, i dit, je peux pas le dire. Mais je sais que le loup a pas mangé l'enfant.

Ah ben. En même temps, y avait rien resté de trou dans le ... Mais ça avait venu ce main-là. L'avait pas watché, c'est où ce que ça a venu. A bout d'un autre année, i dit, a l'a eu un autre bébé la femme, la princesse. A l'a eu un autre. Un garçon le deuxième. Premier c'était une fille pis le deuxième c'était un garçon. Et puis ben, i'ont dit, on va mettre le loup voir. On va savoir, voir quoi si, voir si c'est lui, si c'est lui. Ah ben i l'ont mis encore. Pis là, i watchait l'enfant, i'était la même chambre l'enfant. L'enfant était tout seul dans une chambre. L'a resté là, après que l'enfant, peut-être ben un mois, i dit. A bout d'un mois la même main a venu. Mais quand je l'ai vue, i'était trop tard. La main avait emmené l'enfant. Là je m'ai mis à hurler. Tout' réveillè le château. Pis i'a dit, ensuite de ça, tout ont venu. l'ont dit:

- Ouiens, le prince a dit, vous voyez, c'est le loup qui l'a dévoré.
- Le roi a dit, si le loup l'avait dévoré, t'as plus de bon sens que ça. ... Si i'avait dévoré, i'a dit, tu vois que quelque chose qui reste, du sang. Peux pas dévorer un enfant sans qu'y ait du sang. Cet enfant-là a du sang l'a de la chair. L'a des bras, des os. Tu vois que chose. Pis i hurlerait pas le loup si qu'i l'avait dévoré.
- Ah ben, la femme a dit, c'est pas utile. A dit, c'est pas utile parler avec vous. C'est lui qui l'a mangé.
- Non le roi a dit, c'est pas lui qui l'a mangé.
- Ouais, ouais, faut le tuer.
- Non, non le roi a dit, on le tuera pas. Parce c'est pas lui. Si y avait que chose je le ferais tuer le loup, mais y a rien. Pis i le tuera pas.

Ah ben, voilà ce qui a été fait. L'année d'enprès la femme a eu un autre bébé. A n'a eu un autre bébé. Celui-là c'était un garçon aussi. Le vieux roi m'a dit, là i'a dit:

- Tiens. Tu vas soigner le bébé là. Mais si çui-citte moure, si çui-citte est disparu, demain matin tu seras fusillé.

I dit, tu sais moi qui étais homme, je parlais pas mais j'étais homme, j'ai pensé si le bras peut venir le qu'ri, i va se trouver surpris. Je te garantis que je m'ai pas couché. J'ai veillé le bébé, l'enfant. Je l'ai veillé, pis je l'ai veillé. A ménuait, y a sorti un bras pis comme qu'i pognait l'enfant, moi j'ai jumpé dessus pis j'y ai tout arraché le bras. J'ai. ... Le bras a timbé dans le berceau. Là je m'ai mis à hurler. Ah la princesse, le prince a dit:

- Vois-tu i l'a encore dévoré!
- l'ont tout' venu pis quand qu'i'ont vu, le bras était là. Le roi a dit:
- Vois-tu là, quoi ce qu'emportait l'enfant? Vous clâmiez, vous blâmiez ce loup-là là? Voyez-vous là quoi ce qui l'emportait l'enfant?
- Oui, la femme a dit, t'as raison, a dit, t'as raison, c'était ça.



l'a dit, si j'avait été, si j'avais été ben mené là, su le roi, c'était là j'étais ben. l'a dit, le roi ben, i faisait faire . . . l m'a fait une bâtisse, un endroit exprès pour me mettre dedans. Pis tout le monde venait me voir, comment ce que je pouvais faire des gestes là. Le roi i faisait, c'était sa plus grande gloire de faire ça. Je pouvais faire n'importe quoi qu'i pouvait faire, virer su des cordes ou marcher sur une corde, pis tout' le monde, tout' les rois ça venait voir ça, pis i l'emmenait voir son loup. l'avait une fille le roi, i dit, a l'était partie y avait dix ans. A'était partie dans les autres pays. A'arrivait. Ah ben i'étaient fiers de la voir! Le lendemain matin, le vieux roi a dit:

- Ah faut je te montre de quoi! l dit, j'ai un loup icitte qui peut, parle pas, i parle pas. Tu peux y faire faire n'importe quoi.
- Ouais? Ben où vous avez pris ça?
- Ca s'a rangé icitte ça. Pis i'aviont venu dans les pommes. Pis i'a dit, c'te loup-là ça été privé par quelqu'un. Puis çui-là qui avait privé le loup, i'a dit, i l'a ben privé. Parce qu'i dit, la princesse a eu trois enfants là, pis y n'a deux qu'a été enlevés mais le troisième est là pis i vit encore là. C'est le loup qui l'a sauvé. Mais les deux autres . . . ont été enlevés on sait pas pourquoi. Mais le bras a resté là, le bras a resté là.
- Ben a dit, je serais fière de voir ça ce loup-là.
- Ca fait ah i'a dit, on va y aller.

l y avait fait une cage, une bâtisse exprès pour lui. Couchait quasiment comme du monde. l dit, je couchais quasiment comme une personne. J'étais gardé comme une personne. J' attendais tout ce qui se disait mais je pouvais pas parler. Ca fait qu'i dit, la princesse a venu pis a regardé ça. Pis là, i m'ont. . . Le roi, i dit, i m'a fait faire ces gestes-là. La princesse s'exclame de rire. l'a dit:

- Tu ris pourquoi?
- Ca, a dit, c'est pas un loup ça. Ca c'est un homme.
- Un homme?
- Ben vous savez ben que c'est un homme. l peut pas faire ça qu'i fait là là un loup. Non, non, ça c'est un homme ça. Ca ça été ensorcelé c'te loup-là.
- Comment ce tu peux savoir ça, i dit?
- Vous savez la vieille sorcière qui a resté au ras moi, au ras nous autres là, pour (d'un) ah là?
- Oui
- A m'a montré cent cinq degrés de sorcier, dans son livre là, pis je peux savoir que c'est un homme ça ou un. . . Je peux dire si c'est un homme ou un loup, si c'est du sang humain ou du sang.
- Le roi a dit, je sais ça que t'es fort. Parce que je t'ai déjà vu faire icitte. T'as une force extraordinaire.

A'a été qu'ri un verre là, pis a l'a pris c'te verre-là, pis a l'a mis douze aiguilles dedans, des aiguilles à coudre, dans le verre. Pis ensuite a la allumé un feu sur le verre. Toutes les aiguilles ont toutes fondu là, ont

toutes fondu par (l'eau). Pis ensuite a l'a pris une petite bouteille, pis a l'a versé un petit brin de liquide là-dedans. A tout' brassé ça ensemble là, pis a m'a mis ça sur la tête. A l'a dit:

— Si t'es du sang humain viens homme, mais si t'es loup reste loup.

Je suis venu homme comme je suis là. Je suis homme comme je suis icitte. Mais quand que le roi m'a vu homme, c'était la plus grande joie pour lui. l'a fait un festin qui a duré huit jours, pour son loup. Tout' le monde a venu voir ça. l'aviont jamais vu un homme viré en loup. Là i'a dit, j'étais gardé pis j'étais. . . Là, i dit, moi, i dit, j'aimais ça travailler à la ferme. Le vieux c'était un homme, ben i dit, le vieux roi c'était un gars qu'avait des fermes, pis i'aviont de quoi assez et pis des chevaux. Je travaillais à la ferme. J'ai resté là, i'a dit, quatre ans su le roi. l'était assez grand là, i dit, que le petit gars là que j'avais sauvé là, ben i venait aec moi souvent là, i dit, quand que j'allais à la ferme. Là i'embarquait avec moi, pis i'a dit, je l'emmenais prom. . . l'aimait ça, i dit. Une journée le roi a dit, i'a dit:

— Comment ça se fait tu sors pas en ville?

J'avais jamais sorti en ville. Non, i dit, je sortais pas.

— Ben i'a dit au roi, i'a dit, je sors pas en ville. Non i dit, c'est pas. . . Ce me tente pas d'y aller.

— Ben i dit, va! Sors comme les. . . l dit, t'es pas. . . T'es t'un jeune homme? Ca me semble que tu connaîtrais la ville, tu peux avoir du plaisir, i dit, t'es. . .

— Non, i dit, j'aime autant, i dit, rester à la maison.

— Ah ben, i'a dit, quoi ce qu'y a que tu veux pas sortir? Y a que chose!

Ben à force de le *tanner*, i dit au roi, i dit:

— Moi je suis un gars là, i'a dit, quand que je vas en ville pis que je prends un coup, i'a dit, je sais pas, je perds connaissance, pis i'a dit, je viens comme un fou, pis i'a dit, je tue du monde. J'ai une force extraordinaire.

— Le roi a dit, je sais ça une t'es fort. Parce que je t'ai déjà vu faire icitte. T'as une force extraordinaire.

— Ben i dit, c'est ça. J'aime mieux être icitte là que d'être là là. Voyez-vous le trouble là qu'i me donneraient là? J'ai déjà fait de la prison, j'ai déjà fait tout' moi. J'ai viré en loup, j'ai été en chien. C'est toute mon histoire je vous conte là. Ca m'a rien donné ça. Pis icitte là, ben i dit, je suis ben là, je suis tranquille là.

— Le roi a dit, va-y en ville pis tout ce qu'arrivera je me mettrai en avant de toi pour. . . Tout ce qu'arrivera en ville là, la *fight*, la bataille, tout ce qu'arrivera là. Je me mettrai en avant moi, pis je paierai les dépenses, pis tu iras pas en prison.

— Oh ben i'a dit, ça c'est. . .

Ah i dit, je carais. . . Mais à force, à force, pour plaire au roi i'a été. l'arrive en ville. Ah ben i'a été une couple de jours. l'allait là à tous les semaines. Pis une journée, mautadit une journée, i rencontre un gars sur la rue. Mautadit i le connaît. Pis lui aussi i le connaît! Ben il avait longtemps qu'i l'avait pas vu. l'était content de le voir. l y donne la main. Ah! Ben ça se met à parler.

- Tiens, i'a dit, une auberge icitte. On va aller là.
- Non, i'a dit, les auberges je vas pus là, i'a dit, ça c'est fini.
- Pense donc tu vas pus là! Va pas me faire accroire ça! T'as bu dans ta vie pis tu bois encore. Tu peux prendre un coup encore.
- Non, non, non, non, non, non. Je vas pas là, qu' i dit.

Ben i'a pensé à lui-même, le roi m'a dit qu'i se mettrait en avant de moi! I'a dit on a rentré pis on a pris un coup là. Le train s'est levé, j'en ai tué sept là. J'ai pas fait pour le roi là, i'a dit, j'ai fait pour le bois. J'ai pensé le roi, je ferai par là back, parce qu'i va dire je suis ou fou. Je fais pour le bois là. Ben i dit, c'était arrivé le matin. Le soleil se levait là. Deux petits enfants là, i'a dit, qui étaient là. Mautadit i ramassiont des... Petite fille pis un petit garçon. La petite fille avait à peu près six, sept ans. Le petit garçon avait à peu près cinq ans, six ans. Les deux beaux petits enfants! J'ai pensé quoi ce qu'i font icitte? Pareil forêt! Je vas à eux autres. J'ai dit:

- Quoi vous faisez icitte?

Ben i'ont manière de eu peur, i'ont dit:

- On... On ramasse du châtaignier pour faire, i'a dit... Ma mère, a dit, a perdu un bras. Et pis, i'a dit, on met ça sur son bras, i dit, ça louste le mal.

Mautadit (le diâbe)! i'a pensé. A regarder les enfants là, i'a vu qu'i'aviont, i ressembliant à leux père. Ben i'a dit:

- Moi, i'a dit aux enfants, j'ai docteur. J'aurais pu guérir votre mère. Ouais, i'a dit, allez y dire, pis i'a dit, que vous avez trouvé un docteur. Si qu'a veut m'avoir, ben i'a dit...
- Ben, i'ont dit, c'est pas loin d'icitte. Vous pouvez venir avec nous autres.

Ca fait qu'i dit, j'ai parti et pis j'ai été avec eux autres. J'ai arrivé dans une espèce de grotte là, faite dans un rocher manière. J'ai rentré là-dedans mais on voyait rien! C'était noir comme un sourd. Ah ben i dit, les enfants m'ont mené par la main là, pis i'ont dit:

- Quiens ma mère est icitte.

Pis y t'avait un espèce de lit là qu'a l'avait. Ben i'a dit:

- Ma chère vieille, i dit, je peux pas voir rien, je vois pas. Je vois pas. C'est noir, i dit, on voit rien!
- A dit, rouvrez voir la porte là qu'y a là, là. Vous aurez toute la lumière que vous voulez.

I'a dit j'ai ouvert la porte, pis dans la porte, dans ce chambre-là, y avait le sabre de lumière que tu vois icitte là! et de vertu de sagesse! J'ai été pis j'ai ouvri la porte pis j'ai pris le sabre. J'ai coupé le cou de la femme, de la vieille sorcière, pis je l'ai tranché en deux. Pis j'ai pris les enfants, pis j'ai été, pis je les ai emmenés au prince. J'ai dit au prince:

- Connais-tu ces deux enfants-là?

— Non.

- Ca c'est tes enfants que le bras a enlevé une fois.

Ca fait qu'i les a pris. Avec ce sabre icitte, je m'ai bâti le château que tu vois là, que c'est un sabre de lumière et de vertu de sagesse. J'ai bâti

le château que tu vois là. Pis aujourd'hui c'est à toi, tu peux me tuer si tu veux. C'est à toi, i'a dit, c'est à toi qui l'as eu, parce que t'as eu le secret de la vieille qui t'a donné, par la chèvre. La seule chèvre-là qui pouvait me louter l'épée.

• • •

- Non, i'a dit, j'ai pas venu icitte pour te tuer. Là je sais l'histoire, i'a dit. J'ai joué aux marbres avec la Mort d'Etat. C'est lui qui m'a mandé. C'est lui qui m'a mandé le sabre de lumière et de vertu de sagesse. Pis ensuite de ça, i'a dit, c'est pour ça que j'ai venu le qu'ri.
- I'a dit, i'a dit, c'est à toi. Pis i'a dit, ensuite de ça, i'a dit, m'en vas te dire une chose, le prince a dit. Tu vas emmener le sabre, pis i'a dit, y aura un an et un jour dans trois jours d'icitte là que t'as vu. T'as ienque la peine à mander au sabre, i va te transporter là. Ca prendra pas de temps à te transporter là. Tu seras chez vous. Pis la journée dictée d'un an et un jour, tu iras là. Mais mès que la Mort d'Etat te voye avec l'épée là, i va te la mander. Tu diras non, faut tu contes l'histoire avant: "Tu m'as mandé de conter . . . l'épée mais conter l'histoire du sabre de lumière. Je vas te la conter." I'a dit, tu commenceras ton histoire. Quand tu seras à moitié de l'histoire, la Mort d'Etat va commencer à se virer d'un bord pis de l'autre. Coupe-y la tête parce qu'i'a dit, lui va te la couper. Quand qu'i commencera à pus t'atendre là, commencera à regarder d'un bord pis de l'autre, c'est le temps, coupe la tête pis tranche-là. Tu seras jamais, tu seras jamais *badré* de lui davantage.
- I'a dit, je te remercie, i'a dit. Pis l'épée, i'a dit, tu t'en vien. . . Tu resteras. . . I'a dit, je m'en vas venir, i'a dit, ou tu peux venir rester avec moi si tu veux, i'a dit au prince. I'a dit, y a une servante chez nous, aussi belle fille comme que y a. Pis j'ai une soeur à part de ça. J'ai une soeur, i'a dit, qu'est pas ma propre soeur, mais c'est une fille qu'a été élevée chez nous pis a l'est gardée comme la princesse. Peut-être qu'a ferait ton affaire pis tu te marierais avec elle, et pis on resterait toujours amis comme qu'on l'a toujours été.
- I'a dit, oui, i'a dit, si ça te suite, i'a dit, moi ça me suite.

Les deux ont parti avec le sabre de lumière. Ca forçait pas pour avoir des châteaux avec ça. Dans le *no time* i'étaient rendus. Pareil comme la lampe merveilleuse. A bout de trois jours, i'a été rencontrer la Mort d'Etat à la même endroit. Vers neuf heures i'a vu venir la barque, la même barque qui s'en venait avec six rames avec pas d'homme à bord. Quand qu'i'a monté à terre, i l'avait l'épée à la main.

- Ouais, i'a dit, Simon, t'es *smart* toi aussi.
- Ouais.
- Tu l'as trouvé hein?
- Ouais.
- Mais je croyais pas tu le trouverais. Ah ben, i'a dit, tu vas me le donner!
- Non, non, Simon a dit. M'en vas te conter l'histoire, premier, du sabre. Tu m'as mandé l'histoire, de te conter l'histoire de l'épée, du sabre de lumière et de vertu de sagesse, je vas te le conter.
- I'a dit, j'y ai conté l'histoire. Mais quand j'ai été au milieu de l'histoire

que je vous ai conté, la Mort d'Etat a commencé à regarder à droite et à gauche. J'y ai coupé le cou d'un seul coup, pis je l'ai tranché en deux, les carcasses ont revolé à l'eau. Tout a disparu. Pis je m'en ai venu chez nous. Pis, i dit, on s'a logé. Lui s'a logé, le prince. l'a marié ma demisoeur qui était là, celle-là qu'on avait élevée. Pis moi j'ai marié. . . . Pensez-vous pas qu'a l'avait, que j'avais le droit de marier? La servante qui avait resté chez nous pis qui m'a sauvé la vie! C'était une belle fille pis c'est yelle que j'ai marié. Et pis je peux vous dire aujourd'hui que j'ai trois enfants, trois beaux enfants avec ce femme-là! Et l'autre prince, i'a dit, i'a eu, mais i'a été malheureux parce qu'i'a pas eu d'enfant. Mais quand bien même, i'a dit, on est amis comme jamais qu'on a été. Pis c'est la fin de l'histoire du sabre de lumière et de vertu de sagesse!

Lexique

Aufragé: naufragé

Avoint (avoindre): sortir quelque chose de sa poche

Badré (badrer): déranger, inquiéter

Bâsi (bâsir): disparaître

Boat: bateau

Care (carer): s'en faire, faire attention à

Chums: amis, camarades

Claré (clairer): se sauver

Coaxer: prier, insister

Fessé (fesser): frapper

Fight: bataille

Game: partie, match

Jouement: jeu

Jumpiit (jumper): sauter

Louté (louter): ôter

Mail: poste

Marbres: billes

Médalle: médaille

Mortephoseraï (mortephoseraï): métamorphoseraï

No time: en un rien de temps

Quitté (quitter): laisser

Qu'ri (quérir): aller chercher

Rifles: fusils, carabines

Rinne (runner): se promener

Smart: rusé

Sorcilège: sortilège

Store: magasin

Suiter: arranger

Tanner: insister jusqu'à ennuyer

Watche (watcher): surveiller

Wrong: mal, incorrect

Abstract

This paper describes how a very gifted acadian tale-teller, Hilaire Benoit, has proceeded from complete oblivion (forgetfulness?) to full recovery of one specific tale, Le sabre de lumière et de vertu de sagesse (The saber of light and wisdom). This tale belongs to the Irish tradition and it has also been found in a few samples in the French-Canadian tradition. It has been given number 305 A in Luc Lacourcière's forthcoming Catalogue raisonné du conte populaire français en Amérique du Nord. It is typical of the "story in the story" narrative form. It was possible to follow closely Hilaire's remembering through field notes and from some tape-recorded sessions. This progression is described here and it is followed by an analysis of the teller's mnemonic strategies which include: imagery of some key-motives, reiteration of segments where memory fails, detailed narration of well known segments, use of logic reconstruction, making of hypothesis, association with similar tales, association with the person from whom the tale was learned, endless repetition of mental work, questioning a person who knows the tale. To aid in comprehension of the argument, and for the sake of its own aesthetic quality, a full transcription of the final version is also given at the end of the discussion.